

# Qitab

LE LIVRE PAR **TELOUEL**

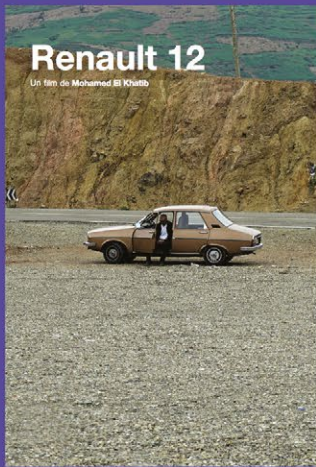
**DRISS CHRAÏBI**

## L'écrivain et le siècle

Écrivain de la rupture, Driss Chraïbi a ouvert une première brèche dans la littérature marocaine. A l'occasion du centenaire de sa naissance, Qitab et le CCME revisitent son œuvre et sa vie, à travers ses textes, ses proches et celles et ceux qui continuent de faire résonner son héritage aujourd'hui.

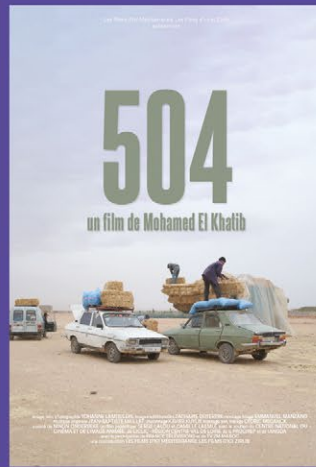
# Hommage à Mohamed El Khatib : Trois documentaires et une lecture théâtrale

Dimanche 3 mai 2026  
19h30 | Cinéma 7ème Art



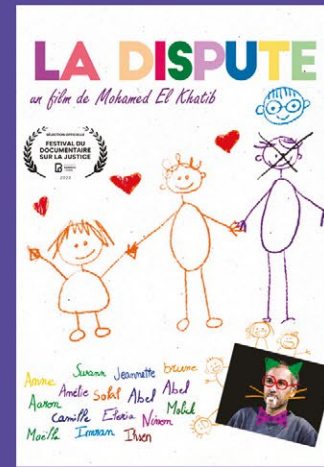
**"RENAULT 12"**  
(1'19")

Mardi 5 mai 2026  
19h30 | Cinéma 7ème Art



**"504"**  
(51")

Jeudi 7 mai 2026  
19h30 | Cinéma 7ème Art



**"LA DISPUTE"**  
(60")

Mercredi 6 mai 2026  
19h30 | Café la Scène



**"FINIR EN BEAUTÉ"**

## Édito

# CÉLÉBRER DRISS CHRAÏBI

**D**ans un court texte écrit en 2007, intitulé “*Mort et naissance de Driss Chraïbi*”, Mohamed Leftah décrivait les circonstances particulières du décès du vieux Yafelman dans *Naissance à l'aube* : “*L'eau du fleuve éternel, l'Oum er-berbia, se précipita dans sa bouche, submergea ses poumons, purifia ses ultimes doutes. A la différence des adultes qui quittent la vie leurs mains ouvertes, lui Azwaw Aït Yafelman mourut les poings fermés, comme un nouveau-né. Il étreignait encore le monde*”, et de conclure : “*Driss Chraïbi vient de nous quitter. Il faut imaginer qu'il l'a fait les poings fermés.*”\*



Plusieurs événements sont ainsi prévus et le CCME remercie toutes celles et tous ceux qui ont bien voulu s'associer d'une manière ou d'une autre à cette célébration. Ainsi, à la suite du coffret de sept romans co-édité avec les éditions Le Fennec, nous espérons pouvoir publier dans le courant de l'année

Cet hommage dit bien évidemment l'importance de la trace que Chraïbi a laissée chez ses pairs, mais livre surtout, me semble-t-il, deux messages essentiels. Le premier est de considérer, au-delà du départ de l'écrivain, son œuvre comme une matière vivante, à lire et à relire, à décrypter et à relier à ce que nous sommes, ici et maintenant. Le legs de Driss Chraïbi est à appréhender non pas uniquement comme un regard unique et pionnier sur le passé, mais aussi comme une invitation à se poser les questions qu'il a adressées à la fois à sa société d'origine et à la métropole impériale qui l'avait “*accueilli*”.

Le second message est une invitation de Leftah à saisir l'essence du message de Driss Chraïbi : ce poing serré embrassant le monde, ses tourments et ses pauvres habitants, trop souvent malmenés : “*Même enfant, j'ai eu toujours la rage de la justice*” a-t-il écrit quelque part dans *Le Passé simple*. Je ne sais si cet autre illustre écrivain qu'est Mohamed Leftah aurait approuvé tout ou partie de cette lecture. Mais c'est en tout cas le sens que nous souhaitons donner à la commémoration du centenaire de la naissance de Driss Chraïbi : un appel à découvrir ou à redécouvrir son œuvre et tenter, autant que possible, de marcher sur ses pas, dans cette difficile quête de la justice et de l'égalité.

un autre coffret des quatre romans traduits vers l'arabe et deux autres ouvrages inédits. Fin juin, deux journées sont organisées à l'Institut du monde arabe et, en fin d'année, un colloque international est prévu à l'Académie du Royaume. Entretemps, plusieurs activités se tiendront dans différentes villes en France (au Maghreb des livres à Paris, au festival Arabesques à Montpellier, etc.) et au Maroc, à El Jadida, à Meknès, à Ahfir, à Oujda... Avec notamment des adaptations théâtralisées. Et nous espérons toujours pouvoir mettre en place une plateforme permettant d'écouter une partie des émissions radiophoniques que Driss Chraïbi a produites par dizaines, et qui restent très largement méconnues. A cet égard, cette commémoration constitue aussi une contribution à l'écriture de la longue histoire culturelle du Maroc et de l'immigration, histoires qui se révèlent de plus en plus étroitement imbriquées, beaucoup plus que nous l'avions cru jusque-là.

**Driss El Yazami**  
Président du Conseil de la communauté marocaine à l'étranger (CCME)

\*Je suis redevable à Nezha Leftah de la transmission de cet hommage de son père à Driss Chraïbi, qui a été publié en avril 2007 dans le Journal Hebdomadaire

# Portrait

## DRISS CHRAÏBI, LE BRUIT ET LA FUREUR

Figure pionnière de la littérature marocaine, Driss Chraïbi a bâti une œuvre prolifique, entre romans, dramatiques radiophoniques et littérature jeunesse. De ses débuts difficiles à Paris aux dernières années de sa vie à Crest, son parcours éclaire une trajectoire singulière, marquée par l'exigence et l'indépendance.



© PHILIPPE SCHULLER

**A**u moment où Driss Chraïbi remet le manuscrit du *Passé simple*, son premier roman, aux éditions Denoël, il envisage sérieusement de rentrer au Maroc. Arrivé à Paris en 1945 pour y poursuivre des études de chimie, le jeune homme troque le confort d'un salaire d'ingénieur pour se consacrer à l'écriture, enchaînant les petits boulots alimentaires. S'il est le fils d'un riche commerçant originaire de Fès et ayant fait fortune à Casablanca, son père lui "coupe les vivres" lorsqu'il apprend ses ambitions littéraires. Usé et découragé par la rudesse de la vie parisienne, dépourvu de domicile fixe comme de compte en banque, Chraïbi est prêt à rentrer bredouille à Casablanca, présenter de plates excuses à son père et se remettre sur le droit chemin qui est attendu d'un fils de notable. Heureusement pour lui, mais aussi pour l'histoire de la littérature marocaine, une lettre de la part des éditions Denoël lui parvint à temps... et il ne prit jamais le vol qui l'attendait à Orly.

### La rupture

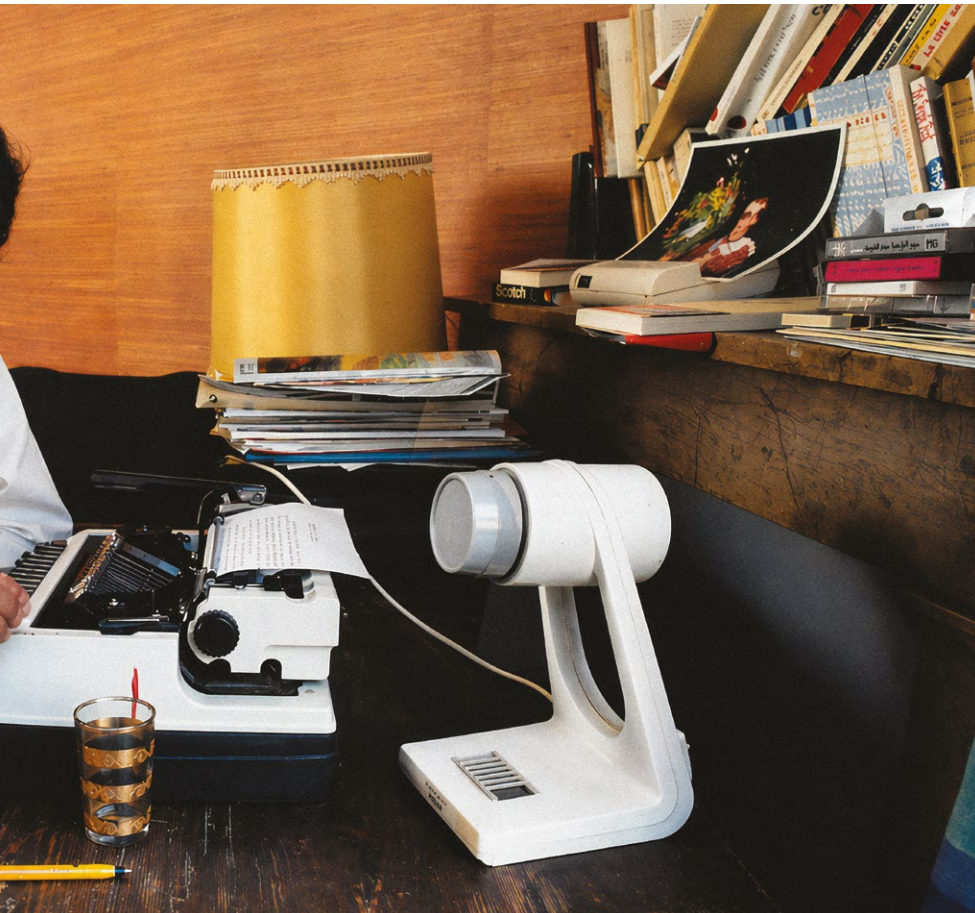
Au lycée Lyautey, son seul camarade de classe marocain était Ali Yata. C'est forcément de cette première immersion dans la "civilisation occidentale" en



Photo extraite du passeport de Driss Chraïbi, âgé de 35 ans, datant de 1961. L'année de son dernier séjour au Maroc avant un exil qui durera vingt-cinq ans.

plein Protectorat que Driss Chraïbi a tiré des questions qui ne cesseront jamais de l'assaillir : "Que valait la civilisation occidentale ? Combien de mots et de morts avait-elle coûté dans d'autres pays qui avaient une autre civilisation ? N'était-elle qu'une affirmation issue du doute et barricadée par les frontières de l'incompréhension ?", s'interroge-t-il des années plus tard, en écrivant ses mémoires. Comme chez William Faulkner, dont il était un fervent lecteur, l'écriture devient chez lui un espace de tension, de fragmentation et de remise en cause des évidences.

Lui qui a quitté le Maroc l'été de la signature de l'armistice et la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ne le reverra pas avant plusieurs années. La parution du *Passé simple* marque une rupture, très vite suivie d'un deuxième roman. Mal-



## Chraïbi et la Palestine

Quelques années avant sa mort, Driss Chraïbi disait que s'il devait réécrire *Les Boucs*, il le ferait "avec la même rage", mais situerait cette fois-ci ce roman dans "les territoires occupés en Palestine". C'est d'ailleurs aux Palestiniens de l'Intifada, "étrangers dans leur propre pays", qu'il dédiait ce roman lors de sa réédition en 1989. Dans le numéro 15 de *Souffles* publié en 1969 et consacré à la Palestine, réunissant les contributions de nombreux penseurs et écrivains - Abdellah Laroui, Etel Adnan, Mustapha Nissaboury... -, Driss Chraïbi adressait quelques vers à Yasser Arafat : "Voilà le monde où tu te bats, Arafat, seul. / Le monde contre lequel tu te bats, Arafat, seul. / Ce monde qui nous ôte toute humanité. / Eh bien, non, Arafat ! / S'il est un pays qui est ton pays, / c'est aussi le mien, / Et je suis ton frère."

Chez lui, à Crest dans les années 1990, Driss Chraïbi écrit, fidèle à la machine à écrire qui rythmait ses nuits.

gré sa notoriété montante, le jeune écrivain décide très tôt de s'éloigner de la vie parisienne et de ses cercles intellectuels, préférant la province à la capitale, et sa solitude aux mondanités littéraires. "Il revenait assez souvent à Paris au début de sa carrière, mais s'en est progressivement tenu à l'écart. Lorsque nous vivions à l'Île d'Yeu, il inventait toutes sortes de prétextes pour refuser des invitations à Paris", se souvient son épouse, Sheena Chraïbi.

### Enracinement

Son lien avec le Maroc ? Turbulent, nostalgique parfois, mais surtout indéfectible. La mort de son père en 1957 constitue un véritable choc - "Cet homme ne peut pas mourir. Il était... il est mes tenants et mes aboutissants. Il est tout mon passé, et le passé ne peut pas mourir", écrit-il. Mais l'écrivain ne se rendra sur sa tombe que quatre ans plus tard, en 1961, lors d'un passage éclair au pays. Très marqué par les attaques virulentes dont il fait l'objet au Maroc quelques années après la parution du *Passé simple* (voir p.16), l'écrivain a conscience de prendre ses distances avec son pays. Il n'y reviendra qu'en 1985, surpris d'être aussi triomphalement accueilli à l'aéroport Mohammed V à Casablanca, marquant la fin de vingt-cinq années d'exil. A El Jadida, où il habitera pendant deux ans à partir de 1986, Driss Chraïbi vit mal la notoriété qui est désormais la sienne et les nombreuses sollicitations dont il fait l'objet. Lui envisageait alors d'écrire *L'homme du livre* pendant

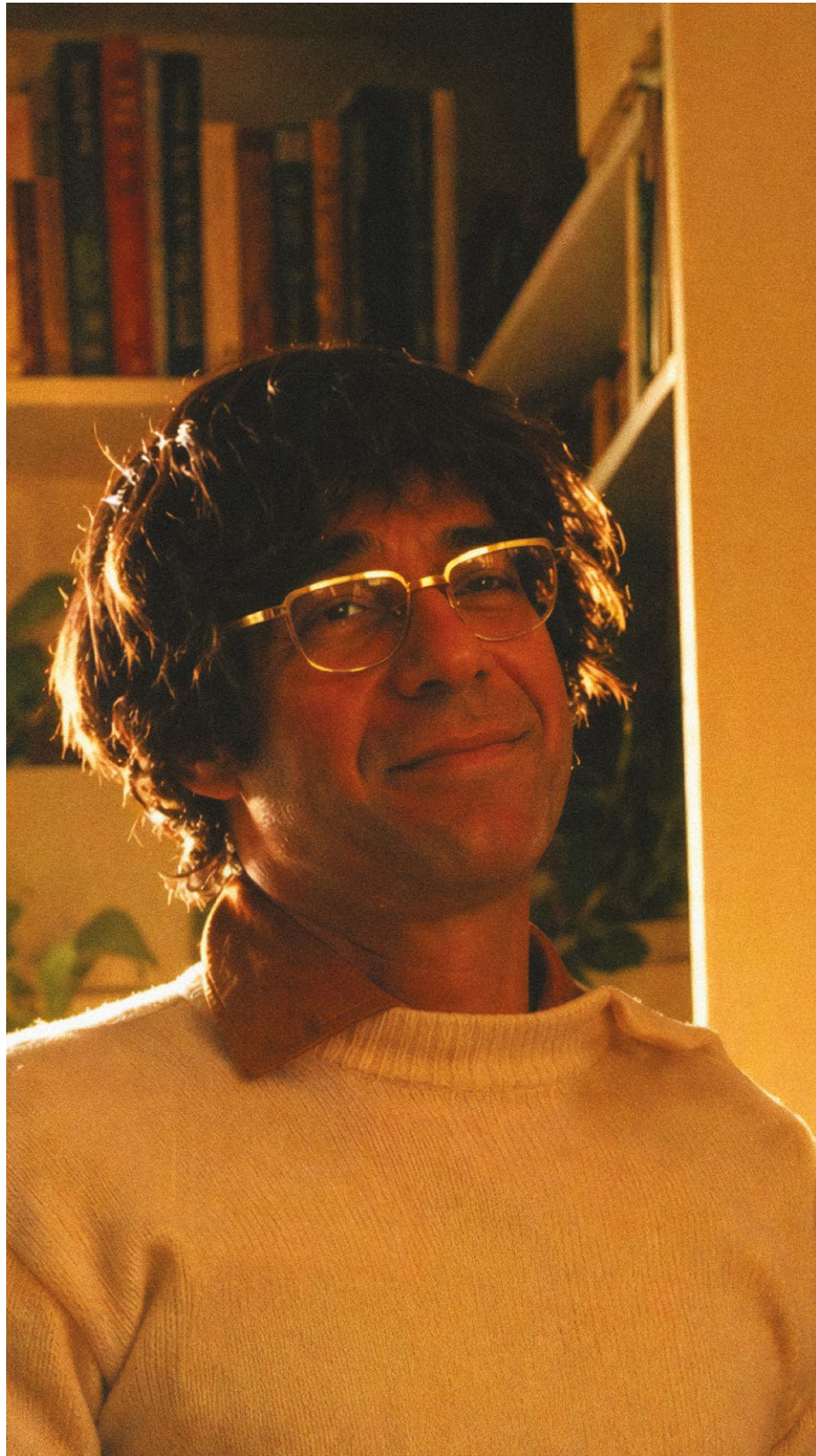
qu'il était au Maroc, mais le roman ne verra le jour que plus tard, en 1994. "Au Maroc, il était devenu un tel personnage public qu'il ne parvenait plus à s'isoler intérieurement pour écrire. Un jour, il a fini par me dire : "Si je reste ici, ce sera ma mort en tant qu'écrivain"", se souvient Sheena Chraïbi au sujet de ce nouveau départ, qu'elle avait pourtant tenté de repousser. Direction Crest, où Driss Chraïbi vivra jusqu'à sa mort, sans jamais perdre de vue la perspective d'un retour. "Oui, je reviendrais au pays natal pour creuser, creuser, creuser", écrit-il dans ses mémoires. "Où souhaiterais-je être enterré ? La réponse vient d'elle-même : au Maroc", déclarait-il au journaliste Abdeslam Kadir, quelques années avant son décès.

### Ecrire jusqu'au bout

Selon ses proches, il n'y a jamais véritablement eu de période blanche pour Driss Chraïbi. Partout, et en tout temps, il a écrit. L'un de ses

fil, Tarik, conserve l'image marquante *"de feuilles de papier chargées d'encre et jaunies par la nicotine, envahissant tout son bureau"*. Sheena se souvient encore de nuits ponctuées par le bruit de la machine à écrire qui résonnait dans toute la maison. Quant au poste de radio, il était allumé toute la journée. *"Il pouvait avoir un caractère très extrême, dans la vie comme dans l'écriture, et pouvait passer de l'euphorie totale au doute permanent"*, poursuit-elle. Tout cela donnera lieu à une œuvre prolifique, ponctuée par l'écriture de dramatiques pour la radio française (voir p.24), à des romans contemporains et d'autres camps au 7e siècle. Avec les aventures de L'âne Khaal, Driss Chraïbi s'intéressera aussi à la littérature jeunesse. Grand lecteur de polars, il inaugure le genre policier dans la littérature marocaine en donnant vie au désormais légendaire personnage de l'Inspecteur Ali. *"C'était son alter ego. En écrivant, il vivait le personnage comme un comédien. Un jeu de double se mettait en place, c'était presque un rapport de force ou l'un puis l'autre prenait tour à tour le dessus"*, évoque Sheena Chraïbi avec un sourire amusé.

Novateur et pionnier, Driss Chraïbi a pu déplaire à nombre de ses contemporains, mais il est néanmoins certain qu'il les a tous marqués. *"C'est sans doute l'écrivain de langue française qui a eu, dans les années 1950 et jusqu'aux années 1980, le plus grand impact et la vertu d'inviter les lecteurs marocains à s'interroger en profondeur sur leur société, sur leur rapport au monde et à eux-mêmes"*, relevait Salim Jay dans son *Dictionnaire des écrivains marocains*. Tarik Chraïbi, lui, souhaiterait que l'on retienne de son père *"le refus du dogme par-dessus tout, et le risque de réfléchir par soi-même"*. De fait, l'écrivain a écrit et pensé le monde jusqu'au bout, sans se départir d'un humour tantôt léger tantôt féroce, s'est méfié des honneurs et a refusé les vérités trop faciles. Il nous plaît à penser que c'est un écrivain au cœur léger qui s'en est allé le 1er avril 2007. Il écrivait dans ses mémoires, dix ans plus tôt : *"Je remercie la vie. Elle m'a comblé. En regard d'elle, tout le reste est littérature, pour ne pas dire solitude"*.





© RACEM BASFAO

## L'écrivain fantôme

**S**i nous célébrons cette année le centenaire de la naissance de Driss Chraïbi, l'écrivain a, de son vivant, conservé un doute sur sa véritable date de naissance. De fait, il n'a jamais pu mettre la main sur son extrait d'acte de naissance. A la naissance de son fils Mounir à El Jadida en 1986, Driss Chraïbi se rend à la baladia pour effectuer une déclaration à l'état civil. Il se retrouve face à un employé d'administration perplexe, qui lui explique que son extrait d'acte de naissance ne figure pas dans les archives. Pourtant, c'est bien à El Jadida qu'il est né. Pendant plusieurs années, Driss Chraïbi se résout à ce mystère, supposant que le document a dû être mal classé, voire égaré par l'administration coloniale à sa naissance. *"Il célébrait son anniversaire le 15 juillet, mais savait qu'un doute persistait sur la date"*, indique Sheena Chraïbi. Le sujet se posera de nouveau des années plus tard, au détour d'un rendez-vous avec le consul du Maroc à Lyon. On va même jusqu'à contacter le maire et le gouverneur d'El Jadida, pour accélérer la recherche du document introuvable. En vain. Ce n'est qu'après la mort de Driss Chraïbi qu'une piste apparaît : le livret de famille dont dispose sa sœur, Naïma, a été établi à Mers Sultan, en 1952. L'information fait sens, puisqu'à cette période, toute la famille Chraïbi vivait dans la ville blanche. En 2008, Sheena parvient finalement à mettre la main sur le fameux document, et apprend que les bureaux de l'état civil en question se trouvaient... dans le quartier de Bousbir. *"Je suis sûre qu'il en aurait fait un roman, s'il l'avait su"*, sourit-elle. Chraïbi s'était lui aussi amusé de cet imbroglio administratif dans un texte figurant dans *Miroirs, autoportrait* (éd. Denoël, 1972) : *"Venons-en maintenant à la déclaration officielle et péremptoire de l'officier marocain d'état-civil auquel j'avais réclamé poliment un extrait de naissance, à El Jadida, ma ville natale. Réponse : "Vous n'existez pas". Ce qui revient à dire que je suis un écrivain fantôme. Et qui résout la question"*.

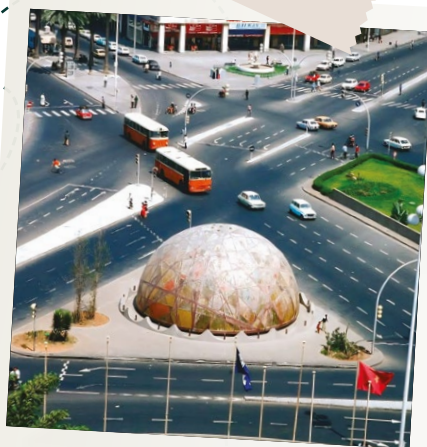
## Itinéraire littéraire

# LES ESCALES DE DRISS CHRAÏBI

Partir, revenir, repartir encore... Driss Chraïbi était un homme de départs et de retours, parfois sur un simple coup de tête. De ces mouvements jamais linéaires est née une œuvre traversée de paysages et de villes. Cet itinéraire, forcément incomplet, en esquisse la cartographie.

### El Jadida

**"C'**est à l'heure du laitier que j'aime le plus ma ville natale, peuplée uniquement et pour quelques instants encore de besogneux lève-tôt par nécessité", écrivait-il dans *Vu, lu, entendu*, le premier tome de ses mémoires. Sa maison natale se situait à deux pas de la Cité Portugaise. Après l'avoir quittée tôt dans son enfance, Driss Chraïbi se réinstalle à El Jadida en 1986 : ce qui ne devait être initialement que quelques semaines de vacances s'est transformé en un séjour de deux ans dans une petite maison avec jardin, qui existe encore aujourd'hui. Il travaille notamment sur la réalisation d'un documentaire avec 2M. Selon Sheena Chraïbi, ces deux années à El Jadida ont inspiré le manuscrit du roman *L'inspecteur Ali*.



### Casablanca

**C**asablanca et son aéroport Mohammed V ont abrité les retours de Driss Chraïbi au pays. Il gardait également le souvenir marquant d'un accueil en grande pompe par les étudiants de la faculté de lettres de Ain Chok, aux côtés de Kacem Basfao, en 1985. Après El Jadida, la ville blanche a aussi été celle de son enfance, de ses années de lycée sur les bancs du lycée Lyautey. C'est aussi là qu'il repose aujourd'hui. Il en a fait le cadre romanesque du *Passé simple*, mais aussi de *La Civilisation, ma mère !...* : ses romans les plus familiaux, campés dans la ville qui abritait la maison de la famille Chraïbi, jadis située à Derb Soltane. "*C'est dans cette maison que, par défi autant que par amour, j'ai situé l'action (de ces deux romans)*", admettait-il dans *Vu, lu, entendu*.

### Paris

**D**riss Chraïbi n'était certainement pas un Parisien. Il débarque dans la capitale en 1945 pour étudier la chimie. C'est là qu'il écrit son premier roman, et qu'il deviendra écrivain. Mais très vite après la parution du *Passé simple*, Chraïbi quitte Paris. Il résidera tour à tour dans plusieurs régions de province française comme l'illustre cet itinéraire. C'est une ville qu'il a souvent donné l'impression de fuir, par choix, et à laquelle il revenait par contrainte : rendez-vous chez son éditeur, promotion de ses parutions, et présence à la radio. C'était par ailleurs un compliment pour lui d'entendre que les thèmes et le style de ses livres n'étaient pas parisiens.





## Oum Errabiâ

C'est un fleuve et non une ville, mais un lieu tout de même, qui a peuplé l'imaginaire de l'écrivain, jusqu'à donner naissance au roman *La mère du printemps* (1982). A soixante ans, alors qu'il vit en France, Driss Chraïbi est habité par les paysages du Moyen-Atlas, ses montagnes, ses routes sinueuses et sa nature flamboyante. Même loin, il invoque ces images en pensées, se téléporte à quelques kilomètres de Khénifra. "Ici, nulle trace de pollution, nul signe de ratiocination. On se sent renaître, naître, débarrassé des gangues de la civilisation technicienne et déshumanisante. Il n'y a plus de fossé entre l'homme et son instinct", écrit-il.



## L'île d'Yeu

"Est si le Maroc tout entier était soudain transplanté ici, à l'île d'Yeu ? Et si je prêtais ma plume à un gars de chez nous, un simple flic ? Et si je lui donnais la parole, oralement, et le laissais s'exprimer en toute liberté ?". Une question entraînant une autre, c'est ainsi que l'inspecteur Ali voit le jour dans ce qui deviendra un roman, *Une enquête au pays*, né dans la "pièce marocaine" de Driss Chraïbi sur l'île d'Yeu où il a habité de 1978 à 1986. Un roman du renouveau, et peut-être aussi de la réconciliation, entièrement écrit sur une île française, et qui fera dire à Chraïbi, en se le remémorant : "Et moi, je redeviens ce que je n'avais cessé d'être : un Marocain".



## Laval

Paru en 1974 aux éditions Denoël, *Mort au Canada* est l'un des seuls ouvrages de Driss Chraïbi à être complètement épuisé. Sans aucun doute, l'histoire de Patrik Pierson, arrivé à l'île d'Yeu depuis le Canada, a été inspirée par le décor de Laval, où Chraïbi a enseigné en 1972 la littérature maghrébine d'expression française. Tel qu'il le décrit, l'écrivain semble s'être plu Outre-Atlantique. Il y rencontre Sami Kelada, l'un de ses futurs éditeurs, mais aussi un amour auquel il lui faudra renoncer. Le parallélisme avec *Mort au Canada* est frappant : en arrivant à l'île d'Yeu, Patrik a lui aussi laissé un amour derrière lui.



## Crest

Il a choisi de passer les quinze dernières années de sa vie dans cette petite commune de la Drôme, dans le sud-est de la France, où une rue porte désormais son nom depuis 2008. Là-bas, le fameux inspecteur Ali occupera une grande partie de son imagination, avec l'écriture de *Une place au soleil*, *L'inspecteur Ali à Trinity College*, et *L'inspecteur Ali et la CIA*. Quelques jours avant sa mort, il imaginait même une ultime aventure pour ce personnage, qu'il aurait voulu intituler *Une enquête au paradis*. C'est aussi à Crest que Driss Chraïbi rédigea les deux tomes de ses mémoires.

COFFRET



Du Maroc  
et du monde



# DRISS.. CHRAÏBI

Romancier, nouvelliste, mémorialiste, chroniqueur et critique littéraire, auteur jeunesse, Chraïbi a aussi une œuvre radiophonique considérable. Il a publié vingt livres personnels, dont 17 romans. *Le Passé simple* (1954), *Les Boucs* (1955) et *La Civilisation, ma Mère !...* (1972) lui ont valu une renommée internationale et l'ont établi comme classique universel.

Kacem Basfao



DRISS..  
CHRAÏBI

romans

- 1 Le passé simple
- 2 Les Boucs
- 3 Succession ouverte
- 4 La Civilisation, ma Mère !...
- 5 Une enquête au pays
- 6 La Mère du printemps
- 7 Naissance à l'aube

# DRISS.. CHRAÏBI

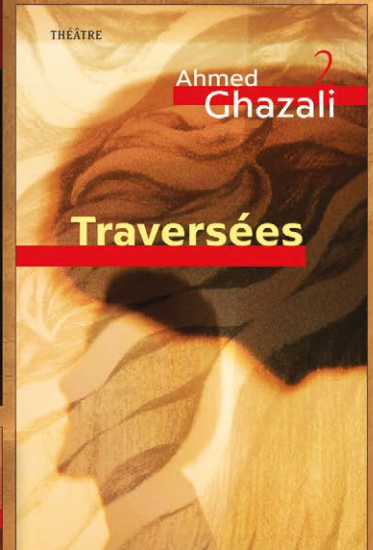
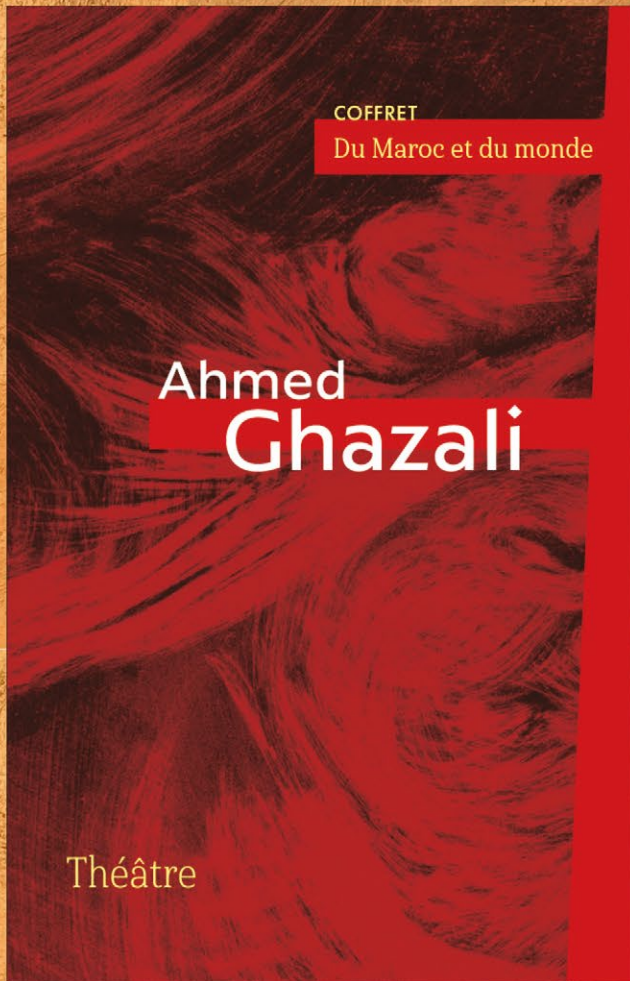
COFFRET  
Du Maroc  
et du monde

COFFRET  
Du Maroc  
et du monde

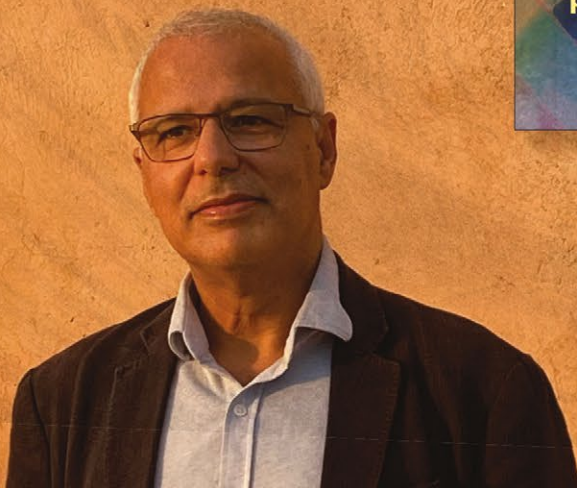
**COFFRET**  
Du Maroc  
et du monde



المجلس المغربي  
ROYAUME DU MAROC  
**ccme**  
مجلس الصداقة المغربية بالإنجاز  
CONSEIL DE LA COMMUNAUTÉ MAROCAINE À L'ÉTRANGER  
• 05 22 21 21 00 • 05 22 21 01 00 •



Écrivain humaniste nourri par l'expérience du désert, de l'exil et des rencontres, Ahmed Ghazali laisse une œuvre théâtrale singulière, traversée par la mémoire, le voyage et le dialogue des cultures.



## Interview - Sheena Chraïbi

# "TOUT CE QUE JE FAIS AUJOURD'HUI POUR SA MÉMOIRE EST UNE EXPRESSION D'AMOUR"

Compagne de vie de Driss Chraïbi pendant plus de quarante-cinq ans, Sheena Chraïbi livre un témoignage intime sur l'homme, l'écrivain et le père. Entre souvenirs personnels et fragments de création, elle raconte dans cet entretien une histoire d'amour indissociable de l'écriture.

**S**heena Chraïbi a partagé la vie de Driss Chraïbi pendant plus de 45 ans. De leur rencontre en 1971 à son décès en 2007, ils ne se sont jamais quittés. Elle a été la mère de ses cinq enfants, l'oreille attentive de ses jets d'écriture qu'il se plaisait à lire à haute voix, et le témoin privilégiée d'une vie entière consacrée à la littérature. Si bien que, comme l'affirme Sheena Chraïbi, son écriture et leur vie de famille ont souvent été imbriquées l'une dans l'autre. Entre souvenirs intimes et confidences, celle qui est aujourd'hui la gardienne de sa mémoire convoque l'homme et l'écrivain dans cet entretien traversé par la fidélité et le besoin de transmission.

**Vous rencontrez Driss Chraïbi en 1971. Vous venez alors tout juste de vous installer à Paris, et c'est le coup de foudre. Racontez-nous cette rencontre...**

Je suis arrivée en France après des études de langue en Ecosse. J'avais toujours voulu découvrir de nouveaux horizons, et c'est ce qui m'avait poussée à quitter mon pays natal pour vivre à l'étranger. J'ai rencontré Driss lors d'un dîner. C'était la première fois que je rencontrais un écrivain en chair et en os. Jusque-là, ils n'existaient pour moi que dans les livres que je lisais et étudiais, et à une certaine distance dans les rencontres en amphithéâtre auxquelles j'assistais pendant mes études.

J'étais donc très intimidée, et lui a tout de suite essayé de me mettre très à l'aise. Tout ce que je savais du Maroc, à cette époque, se résumait à la Conférence d'Anfa, au film *Casablanca* de Michael Curtiz, et à *Othello* de Shakespeare. Quand il m'a dit qu'il s'appelait Chraïbi, j'ai d'abord cru qu'il voulait dire "Schreiber", qui signifie écrivain en allemand. Ça aurait pu faire sens (rires). Lui aussi m'a posé des questions sur mon pays, l'Écosse, et j'étais si timide qu'au lieu de répondre, je me suis mise à chanter *The water is wide*, une célèbre chanson issue du folklore celtique. Il m'a dit qu'il était en train d'écrire un roman. C'était *La Civilisation, ma mère* !...

**C'est d'ailleurs à vous qu'il dédie ce roman, lors de sa parution en 1972 : "A Sheena, ma sœur"...**

Oui, ça n'avait d'ailleurs pas manqué de surprendre notre entourage. "Comment ça, sœur ?" me demandait-on. Je pense qu'il employait ce mot, sœur, au sens d'âme sœur. *La Civilisation, ma Mère* était non seulement le premier roman de lui que je lisais, mais, surtout, le premier roman de littérature maghrébine. J'ai été fascinée par cette femme qui s'apprêtait à prendre son envol et à aller à la conquête d'elle-même, jusqu'à devenir féministe avant l'heure. Je l'imaginai dans la digne lignée des Suffragettes, ces militantes britanniques du début du 20<sup>e</sup> siècle qui luttaient pour le droit de vote des



Sheena Chraïbi au SIEL 2025, sur l'espace hommage à Driss Chraïbi, organisé par le CCME et coordonné par Kacem Basfao, à l'occasion du 70e anniversaire de la parution des *Boucs*.

femmes. C'était la seule référence que j'avais. Je me souviens aussi de ma déconcertation devant ce personnage. Moi, je venais d'une famille où toutes les femmes, ma mère et ma grand-mère avant elle, savaient lire et écrire. Driss m'avait parlé de sa famille maternelle, je savais qu'il s'agissait de notables instruits de la ville de Fès, et voilà que j'apprenais que même chez la bourgeoisie, l'instruction des femmes n'était pas la norme.

**Vous dites souvent que vos vies et son écriture ont été étroitement liées. Pourquoi ?**

C'est vrai. *Une enquête au pays* est née en même temps que notre fils Yassine, et l'écriture de la trilogie berbère découle de notre installation sur l'île d'Yeu, entre 1980 et 1986. En tant qu'écrivain, Driss ne pouvait pas écrire dans l'isolement, c'est-à-dire qu'il avait besoin du soutien de ses proches pour écrire. Je n'étais pas sa lectrice, mais son auditrice. Il ne me donnait jamais un manuscrit à lire, mais m'en faisait la lecture à haute voix, comme dans la belle tradition des conteurs publics. Je crois qu'il au-

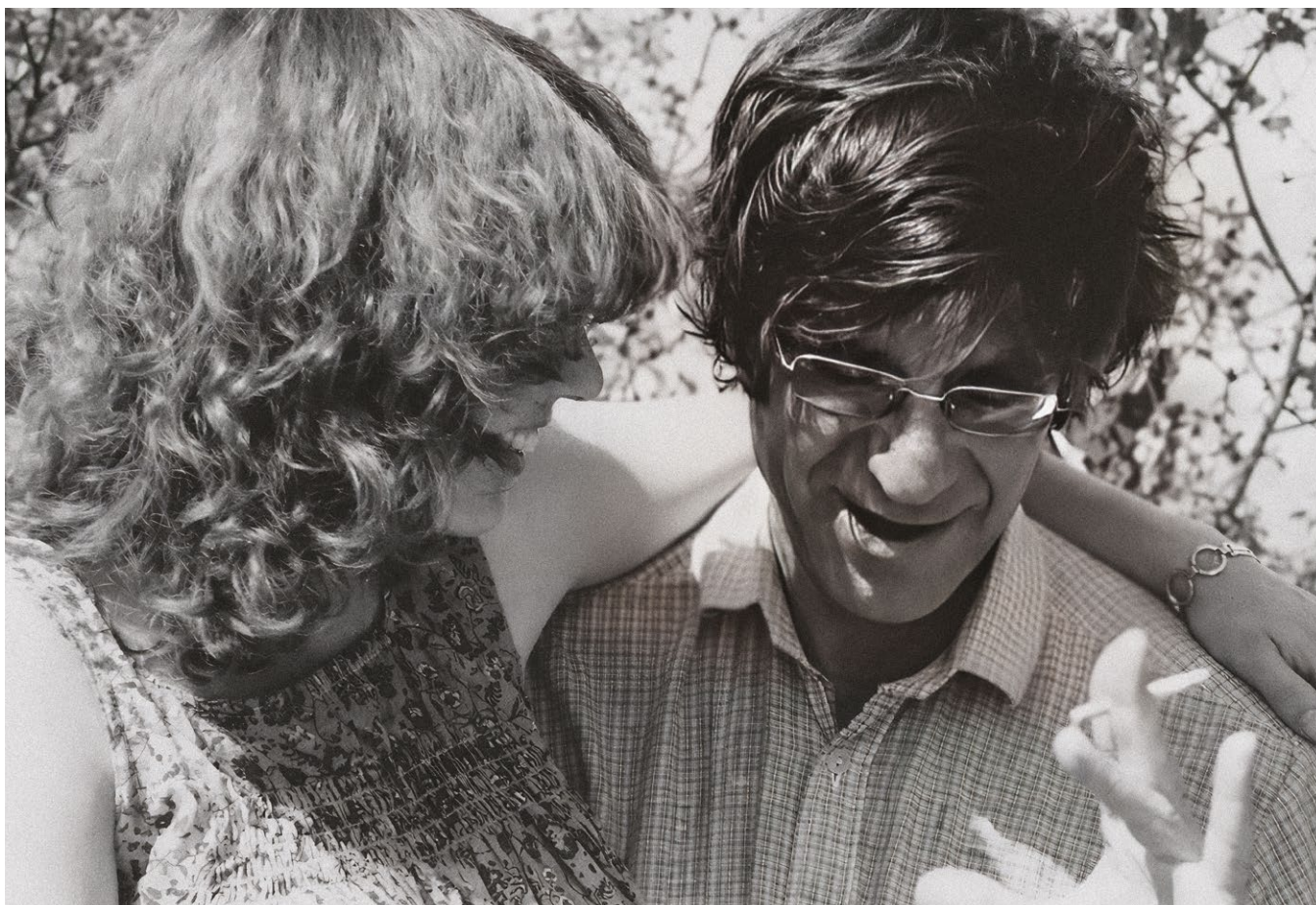
rait fait un excellent comédien s'il n'avait pas été écrivain. La voix avait énormément d'importance pour lui, c'était donc naturel de lire ses textes à voix haute. Et en même temps qu'il m'en faisait la lecture, il me regardait et scrutait mes réactions, mes expressions de visage. Il avait besoin d'une sorte de miroir réfléchissant, et d'être encouragé.

**Avez-vous vu l'homme et l'écrivain se transformer, année après année, à travers son œuvre ?**

Bien sûr. Je pense que les tournants de sa vie personnelle ont souvent aussi été les tournants de son écriture. Notre installation à l'île d'Yeu, par exemple, en a clairement été un. Là-bas, je me souviens qu'il avait aménagé, dans la remise au fond du jardin, ce qu'il avait appelé "*la pièce marocaine*", dans laquelle il écrivait. Il l'avait décorée de tapis berbères, et s'était même mis à fabriquer de ses propres mains un brasero en terre cuite, typiquement marocain. Un peu avant cela, il s'était mis à écrire une suite à *La Civilisation, ma Mère !...* Le texte ne lui ressemblait pas : c'était gris, un peu triste, à l'image de la banlieue française où il avait fait atterrir ce personnage maternel. Il a travaillé sur ce texte pendant neuf mois, à une période où il n'allait pas très bien. Il l'a achevé, mais n'en était pas convaincu. Il l'a déchiré en entier.

**C'est un geste radical. Lui arrivait-il souvent de jeter un manuscrit entier ?**

Non, c'est la seule fois où je l'ai vu le faire. Comme tous les écrivains, il jetait quelques pages ou chapitres qui ne lui plaisaient pas, mais pas un texte



© KACEM BASFAO

Driss Chraïbi et son épouse Sheena, à l'Île d'Yeu, où ils ont vécu plusieurs années.

entier. Ce n'était pas une période facile pour lui. Il trouvait beaucoup plus de réconfort à travailler sur ses pièces radiophoniques. Quelques mois plus tard, c'est vraiment sa fameuse "*pièce marocaine*" au fond du jardin qui l'a aidé à faire rejaillir son inspiration romanesque.

### **Justement, parlons de son lien au Maroc, fait de départs et de retours, d'exil et de manque, mais aussi de colère par moments...**

Lorsque j'ai rencontré Driss, il vivait plutôt à la française. Il pouvait lui arriver de temps en temps de préparer un tajine, mais je ne l'avais que très rarement entendu parler autrement qu'en français. Pendant longtemps, la darija ne faisait pas partie de son quotidien. Il y avait une distance assumée, liée à la polémique qu'avait provoquée *Le Passé simple* au Maroc quelques années après sa parution (voir p. 16). L'une des premières choses qu'il m'avait dites sur lui, c'est qu'il n'était pas retourné dans son pays pendant près de dix ans. D'ailleurs, beaucoup de critiques pensent à tort qu'il a assisté aux funérailles de son père en 1957. Il les avait manquées, et ce n'est qu'en 1961 qu'il s'est rendu sur sa tombe, un déclic pour l'écriture de *Succession ouverte* (paru en 1962, ndlr). Je crois qu'il a vécu la mort de son père comme la fin d'un chapitre et d'une histoire qu'il voulait mettre derrière lui. Des années plus tard,

nous nous trouvions tous les deux aux éditions Denoël, le jour de la signature du service de presse de *La Civilisation ma Mère !...*, lorsque Driss a appris la disparition de Abdellatif Laâbi (arrêté et détenu lors des années de plomb, ndlr). Il était hors de lui, et a rédigé dans la foulée une lettre ouverte à Hassan II publiée dans *Le Monde*, réclamant la libération des prisonniers politiques marocains.

### **A quel moment avez-vous senti chez lui le besoin de retrouver son pays ?**

Lorsque nous vivions à l'Île d'Yeu, il a eu un déclic. Il allait souvent à la pêche, c'était son moment de méditation, et là, il fermait les yeux et s'imaginait au Maroc. Cela faisait vingt ans qu'il n'y avait pas mis les pieds, depuis 1961. On s'est mis à manger marocain à la maison, lui qui n'écoutait que de la musique classique s'est mis

à écouter des chansons arabes. La rencontre de Kacem Basfao, devenu son ami, l'a aussi beaucoup marqué : c'est avec lui qu'il s'est remis à parler darija. Il s'est mis à aménager sa "pièce marocaine" dans le jardin, où il a écrit très rapidement le premier jet de *Une enquête au pays*, un texte qui tranchait avec les précédents. Les éditions du Seuil l'ont tout de suite accepté. Ce texte était sa façon de se rapprocher du Maroc, avant d'y faire son retour en 1985. C'était une transformation radicale, un nouveau départ dans son écriture qui venait de ce besoin de renouer avec son pays.

**Driss Chraïbi avait été très marqué, lors de son retour au Maroc dans les années 1980, par une foule d'étudiants qui l'avait accueilli. Il en parle dès les premières pages du *Monde à côté*. S'imaginait-il, lors des dernières années de sa vie, en écrivain de la postérité ?**

Je pense que oui. Il savait que ses livres étaient lus, et qu'il était reconnu par les générations qui le suivaient. Il disait souvent qu'il ne voulait pas être étiqueté comme "écrivain marocain de langue française", car pour lui la littérature transcende les territoires. Il avait pleinement conscience de la stature qui était devenue la sienne, et voulait que la jeunesse prenne la relève. Je sais qu'à la fin de sa vie, il a aussi pu se sentir dépassé par l'horreur du monde, par la Guerre du Golfe et l'horreur que vivent toujours les Palestiniens. Il a pu lui arriver de remettre en question l'écriture. Ce n'était pas un cérébral. C'était quelqu'un qui écrivait avec ses

“ Il allait souvent à la pêche, c'était son moment de méditation, et là, il fermait les yeux et s'imaginait au Maroc ”.

tripes, avec "lkebda" (son foie, ndlr) littéralement. Cela dit, je suis sûre qu'il rirait en voyant tous les hommages que nous lui préparons aujourd'hui. Je l'imagine très bien dire quelque chose comme "comment ça, je suis centenaire alors que je ne connais même pas ma date de naissance ?" (rires).

**Qu'avez-vous fait de ses textes inachevés, notamment celui sur lequel il travaillait avant de mourir ?**

Le problème, c'est que lui ne conservait pas grand-chose. Il a égaré beaucoup de documents et de textes entre ses différents déménagements, même avant de me connaître. Ce qu'il reste est précieusement consigné chez moi, mais il n'y a pas de texte intégral inédit. Les derniers mois de sa vie, il avait plusieurs projets en cours, dont un qui devait être la suite de *L'homme du livre* : il voulait raconter les trois jours qui ont précédé la mort du Prophète, et je me souviens avoir été effrayée, car je me demandais si en voulant écrire cette mort, il ne pensait pas en réalité à la sienne. A cette période, il s'était mis à beaucoup lire le Coran, et me parlait de son père qui lui apparaissait souvent en rêve. En fait, la mort le préoccupait. Il avait entendu l'histoire d'un enfant né sous les bombes pendant la guerre du Liban et s'était mis à imaginer une histoire où cet enfant, né en 2006, vivait à l'inverse du temps et mourrait en 1926... Ce qui coïncide avec la date de sa naissance à lui. Enfin, son troisième projet d'écriture, c'était *Une enquête au paradis*: son personnage culte, l'Inspecteur Ali, était bien mort, et il voulait désormais raconter sa vie au paradis aux côtés des grands de ce monde. Sur son lit de mort, les enfants et moi lui avons promis que nous écrivions ce livre pour lui. J'ai commencé à le faire, en me mettant dans sa peau et en imitant sa façon d'écrire. Je crois que je ferai appel aux enfants pour les dialogues, car je ne suis pas très douée pour ça (rires).

**Avez-vous déjà envisagé d'écrire, à votre tour, les pages et les chapitres de votre vie avec Driss Chraïbi ?**

C'est un projet que je porte depuis 2008, mais sur lequel je ne parviens pas encore à avancer de façon régulière. Ce sont mes mémoires, et je tiens à les écrire pour exprimer ce que j'ai vécu à ses côtés en tant qu'épouse, mais aussi en tant que personne à part entière. Le texte s'ouvre sur le moment où je suis dans l'avion avec nos enfants pour nous rendre aux funérailles de Driss. Mais je veux aussi y parler de mon enfance et de mon Écosse natale, de la façon dont notre vie de famille a été imbriquée à sa vie d'écrivain. Mon problème, c'est que j'ai la mémoire tellement précise que je m'égare constamment dans mes souvenirs à chaque fois que je veux les raconter.

**Vous vous battez depuis plusieurs années pour faire vivre son œuvre, pour continuer la transmettre, peut-être même plus qu'il ne l'a lui-même fait de son vivant. C'est votre ultime déclaration d'amour, finalement ?**

Bien sûr, je n'ai pas honte de le dire. Nous avons eu un amour fou, passionné. Nous avons partagé une vie très riche et bien remplie, qui n'était pas toujours un long fleuve tranquille mais qui était belle. J'ai découvert de nouveaux horizons à travers lui, dont le Maroc, qui est devenu mon pays de cœur. Je suis heureuse d'avoir connu une si grande passion. J'avais 58 ans lorsqu'il est parti, et j'étais dévastée. Tout ce que je fais aujourd'hui, pour faire perdurer sa mémoire, est une expression d'amour.

## Premier roman

# LE PASSÉ SIMPLE, UN GRAND MALENTENDU ?

S'il est aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature marocaine, *Le Passé simple* a d'abord été un livre qui a valu de lourdes accusations à son auteur. Sa parution, deux ans avant l'indépendance, fait de Driss Chraïbi "un traître" aux yeux des nationalistes, qui "joue le jeu" de la colonisation. Un baptême de feu pour Chraïbi, qui publiait alors son premier roman.

C'est dans un calme relatif que se déroule la parution du *Passé simple* en 1954. A première vue, rien d'extraordinaire : un jeune écrivain, jusque-là veilleur de nuit dans un hôtel boulevard Saint-Marcel, à Paris, publie son premier roman - un manuscrit soumis quelques mois auparavant aux éditions Denoël. Nous sommes en novembre 1953, et Driss Chraïbi ne connaît pas grand-chose au monde feutré des lettres, si bien qu'il admettra plus tard avoir choisi son éditeur par un drôle de raisonnement. "Éditions Denoël. C'était une bonne idée, ma foi. On était aux approches des fêtes de fin d'année, Noël, le sapin, le réveillon", écrit-il dans *Le Monde à côté*. Au moment de la parution, l'auteur a tout juste 28 ans, et est loin de se douter de la polémique que suscitera ce premier roman dans son pays natal.

### Critiquer le père... et la nation?

Driss Jerdi, le narrateur et protagoniste du roman, grandit dans un Maroc sous le Protectorat. Comme son auteur, il provient d'une famille de notables, intègre les bancs de l'école des Français, et s'interroge constamment sur ce qu'est la civi-



lisation. La figure du patriarche - surnommé "le Seigneur" - n'est pas épargnée, les critiques fusent sur la rigidité de la société marocaine et son poids traditionaliste. Dans le milieu intellectuel nationaliste, le roman est sévèrement jugé, certains y ayant lu un affront fait au Maroc qui lutte alors pour son indépendance. A cette époque, l'écrivain Ahmed Sefrioui vient lui aussi de publier son premier roman, *La boîte à merveilles*, paru la même année que *Le passé simple*. Plusieurs sources lui attribuent un article virulent à l'encontre de celui-ci, intitulé "Driss Chraïbi, assassin de l'espérance". Publié en 1957 dans le journal *Démocratie*, organe de presse du Parti démocratique de l'indépendance (PDI), l'article est néanmoins signé des initiales "A.H.": "Être

insensible au magnifique pas en avant du Maroc en lutte, pousser l'aberration jusqu'à devenir l'avocat d'un néocolonialisme (dépouillé de son vrai nom), voilà qui est scandaleux pour un écrivain marocain, avilissant", peut-on y lire. Au-delà du *Passé simple*, la critique qui est adressée à Chraïbi se veut aussi une réponse à un article ("*L'histoire à courte vue*", dans le journal *Demain*, paru en 1956) dans lequel celui-ci écrivait : "Je ne suis pas colonialiste. Je ne suis même pas anticolonialiste. Mais je



Portrait de Driss Chraïbi pris en 1954 à Paris, à l'occasion de la parution de son premier roman.

*suis persuadé que le colonialisme européen était nécessaire, et salutaire, au monde musulman. Les excès mêmes de ce colonialisme, joints aux valeurs sûres de l'Europe, ont été les ferments, le levain de la renaissance sociale à laquelle nous assistons aujourd'hui."*

Aux yeux du Mouvement national, c'est l'ultime trahison. Concrètement, ce que l'on reproche à Driss Chraïbi, c'est de rentrer trop facilement dans le moule du colonisateur, de donner raison à la "mission civilisatrice" de la colonisation en donnant à voir une société marocaine archaïque. Dans son article, le dénommé A.H. va jusqu'à évoquer un "Judas de la pensée marocaine". La virulence des attaques est telle que Driss Chraïbi y répondra en désavouant son propre roman, à travers une longue lettre adressée au directeur du journal, publiée dans la foulée. Le titre ? "Message pathétique de Driss Chraïbi : je renie le *Passé simple*". Depuis Paris, il assiste à sa fusillade dans le milieu intellectuel marocain. "Je recevais presque quotidiennement des lettres d'insultes en provenance de mon pays natal. Et ce matin-là, précisément, j'avais appris qu'un parti politique m'avait condamné à mort. Un sentiment de culpabilité s'emparait de moi et il m'arrivait d'avoir des insomnies. Qu'avais-je fait là sous la forme d'un livre ? Avais-je accouché d'un monstre?", retrace-t-il dans ses mémoires.

## Le droit de réponse

Il faudra attendre 1967 et la parution du numéro 5 de *Souffles* pour que le roman, et son auteur, soient enfin publiquement défendus au Maroc. Dans un dossier intitulé "Driss Chraïbi et nous", Abdellatif Laâbi signe, en plus d'une

“ Il est vraisemblablement le seul écrivain maghrébin et arabe qui ait eu le courage de mettre tout un peuple devant ses lâchetés ”

interview avec le romancier, un papier dont le parti pris - "*Défense du passé simple*" - est ouvertement assumé : "*Driss Chraïbi n'a pas fait un bilan sociologique de l'ordre colonial, par contre, il a peut-être démontré les causes tangibles qui approfondissaient et nourrissaient la colonisation. En ce sens, il est vraisemblablement le seul écrivain maghrébin et arabe qui ait eu le courage de mettre tout un peuple devant ses lâchetés, qui lui ait étalé son immobilisme, les ressorts de son hypocrisie, de cette auto-colonisation et oppression exercée les uns sur les autres, le féodal sur l'ouvrier agricole, le père sur ses enfants. Le mari sur son épouse-objet, le patron libidineux sur son apprenti*". Ce soutien, plus que précieux pour Driss Chraïbi, intervient treize ans après la parution du roman qui a valu une telle disgrâce à son auteur, avant d'être aujourd'hui érigé en incontournable de la littérature marocaine. "*Oui, j'ai eu un moment de faiblesse, je l'avoue, quand j'ai renié *Le passé simple*. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'on pût prétendre que je faisais le jeu des colonialistes. J'aurais dû tenir bon, avoir plus de courage. Mais je vous le demande : en 1967, est-ce que les problèmes posés par ce livre n'existent pas encore ?*", finira-t-il par déclarer à Abdellatif Laâbi. Au début des années 2000, Chraïbi est de nouveau interrogé sur la parution de son premier roman, cette fois-ci par Abdeslam Kadiri (*Une vie sans concessions*, 2008, Tarik Editions). Il y livre une ultime clarification : "*Ce livre, c'est une révolte d'un individu qui se reconstruit tout seul, d'une façon peut-être hybride, mais qui dit d'emblée que ce n'est pas l'Occident qui est la source de tous nos maux, c'est aussi nous-mêmes*".

## Hommage

# VU, LU, ENTENDU PAR LES CONTEMPORAINS

Certains l'ont connu de son vivant, d'autres l'ont découvert en tant que jeunes lecteurs. Nous avons demandé à des écrivains marocains d'aujourd'hui qui était, pour eux, Driss Chraïbi.



“J’ai connu Driss Chraïbi en 1981 à Paris. Il venait de publier *Une enquête au pays*. J’ai été impressionné : il y avait un ton nouveau et une puissance inattendue dans la narration. Il y avait une jeunesse réjouissante dans ce roman porté par un humour corrosif doublé d’une critique sociale. Ce texte avait tout d’un excellent premier roman, au sens où Chraïbi avait pu se renouveler. Il inaugurait un registre inédit. C’est Driss El Yazami qui me l’a présenté, on avait alors un journal, *Sans frontière*, où j’étais “*en charge*” - c’est un bien grand mot - de la culture, avec l’excellent écrivain et poète Nouredine Bousfiha. J’ai donc écrit un article sur *Une enquête au pays* et réalisé un entretien avec l’auteur. Il est devenu, depuis lors, un ami que je voyais dès qu’il quittait l’Île d’Yeu et venait à Paris. J’ai gardé en mémoire l’image d’un homme plein d’humour et de bonté, très ouvert, avec un regard très tendre sur le monde et passionné par son pays. L’écrivain avait une maîtrise époustouflante de la langue, il changeait de registre avec une très grande aisance. Et c’était un grand lecteur, pour qui la littérature n’était pas qu’un simple divertissement mais un moyen de comprendre les autres et le monde. On le savait avec *Le Passé simple* et *Les boucs*, mais on le voit très bien dans cette grande œuvre qui a suivi, *Une enquête au pays* paru en 1984. Permettez-moi de me souvenir avec émotion de ce roman, dont a été tirée une dramatique pour France Culture et à laquelle j’ai prêté ma voix... Je n’avais aucune ambition pour me produire sur les planches ou devant une caméra, mais mon ami Driss voulait que je joue dans cette pièce, dirigée par Jean-Jacques Vierre.”

“ Pour lui, la littérature était un moyen de comprendre les autres ”

*Kébir Mustapha Ammi, romancier*

“J’ai rencontré Driss Chraïbi en 2010. À ce moment-là, la France se posait la question de son identité nationale, et moi je cherchais la mienne : mon identité langagière. J’ai poussé la porte d’une librairie, rue des Bouchers, dans le vieux Lille. Un endroit insolite, tenu par Saïd Serbouti, grand amoureux des littératures de la Méditerranée. Là, je me suis assise et, patiemment, le libraire a déroulé devant mes yeux toute une constellation de noms d’auteurs et d’autrices dont je n’avais jamais entendu parler jusque-là à l’école, ni sur les bancs du collège, ni même en classes préparatoires littéraires. Je suis repartie chez moi avec un grand sac de romans, de poésie, de livres, comme entourée d’une nouvelle famille, de nouveaux pères et de nouvelles mères. Et parmi ces ouvrages, le soir même, j’entame la lecture de *La Civilisation, ma Mère !...* de Driss Chraïbi. Le roman raconte l’histoire d’une mère marocaine que ses deux fils observent avec tendresse et ironie. Pendant longtemps, elle a vécu enfermée dans l’espace domestique, tenue à l’écart du monde et du savoir par l’ordre patriarcal incarné par le père. Sous l’impulsion de

“ Il me semble parfois que mes propres romans répondent à ceux de Driss Chraïbi ”

**Samira El Ayachi, romancière et autrice pour le spectacle vivant**

ses enfants, elle découvre ce que le livre appelle “*la civilisation*” : l’électricité, la radio, les journaux, les objets modernes, puis les idées, la politique, le monde qui existe au-delà des murs de la maison. La mère commence par poser des questions simples, presque naïves. Mais ces questions, justement parce qu’elles sont naïves, viennent déranger les certitudes et obligent à regarder la modernité autrement. Peu à peu, cette femme que l’on croyait ignorante devient peut-être la plus lucide de tous. Sa curiosité est sans limites, son intelligence fulgurante, et sa découverte du monde se transforme progressivement en une véritable conscience politique. En refermant le livre, j’ai eu l’étrange impression d’avoir rencontré un personnage qui continuait de vivre. Comme si cette mère, une fois entrée dans la civilisation, ne pouvait plus s’arrêter là. Il y a ensuite, bien sûr, les romans magistraux : *Les Boucs*, puis *Succession ouverte*. Et à bien les regarder aujourd’hui, il me semble parfois que mes propres romans leur répondent ... Comme s’ils poursuivaient, à leur manière, un dialogue souterrain avec l’œuvre de Driss Chraïbi.”



## “ La révolte qui animait le narrateur était la mienne ”

Leïla Bahsain, romancière

En 1999, à Marrakech, une question à choix multiples nous fut posée lors des olympiades nationales des lycéens marocains : qui a écrit *Le Passé simple* ? Trois réponses étaient possibles : Abdelkrim Ghallab, Driss Chraïbi et un troisième nom dont je ne me souviens plus. Ceux qui connaissent les aberrations de l'enseignement public de ces années-là comprendront l'absurdité de cette question. Seuls des extraits de Prévert ou encore de Moutanabbi étaient étudiés en classe. Par chance, se présenta à moi ce jour-là l'image de la couverture cornée du livre de poche qui trônait dans la bibliothèque de mes parents, avec l'information minimale nécessaire pour me tirer d'affaire. J'avais dix-sept ans. En rentrant chez moi, ma rage d'en découdre me décida à lire enfin ce livre. Jusque-là, je lui avais préféré Simenon et Malot, et je m'étais tenue sur le seuil de la première page et d'une langue si chatoyante qu'elle m'était étrangère. Cette fois-ci, j'ai lu *Le Passé simple* d'une traite, sans avoir compris grand-chose. Seules me restaient les images d'un voyage avec Jules César à Fès, le désarroi à la mort du frère Hamid, et une mère traitée de coffre à grossesses. J'étais dépourvue des clés de compréhension, mais la révolte qui animait le narrateur était la mienne. Cette même colère entamée des décennies avant ma naissance. Au

lieu de me rebuter, ma peine à tout saisir du livre est devenue ma jauge : lire cet auteur haut la main serait un pied de nez à ce qui m'assigne à la médiocrité. L'année suivante, à l'ISCAE, j'ai découvert *La Civilisation, ma Mère!...*, dans l'énorme sac Tati bourré de livres d'une camarade. Et quel enchantement ! Tout me fascinait. Le titre et sa ponctuation, la structure, le regard amusé, la verve mordante... Cette mère m'enchantait et sa volonté me donnait des ailes. Elle était ma mère et mon remède délivré par un écrivain marocain qui m'a précédée. Son personnage ne m'instruisait pas seulement, il m'obligeait. “*Un mollusque sort de sa coquille pendant sa mutation. Pourquoi pas elle ?*”, écrivait-il. Et pourquoi pas moi ?



“De Driss Chraïbi, je n'ai longtemps connu que *Le Passé simple*, qui aurait d'ailleurs suffi seul à sa gloire. Lu dans l'adolescence, ce texte m'avait stupéfié par son souffle, sa violence, son caractère énigmatique, surtout dans les derniers chapitres. Autant le fond que la forme de ce roman-brûlot m'ont marqué. Quelques décennies plus tard, j'étais dans mon bureau à l'Université de York, en Angleterre, quand j'ai reçu le coup de téléphone le plus étrange de ma vie. C'était Driss Chraïbi, qui avait obtenu mon numéro par le biais de l'attachée de presse des éditions Julliard, et qui tenait à me dire, après avoir lu mon premier roman (*Les Dents du Topographe*), qu'il considérait “*que c'était Le Passé simple de la nouvelle génération*”. J'étais ébahi, doublement : par les mots qu'il disait et par le fait qu'il était vivant - je le croyais mort depuis longtemps. En tout cas, il ne donnait plus signe de vie. Il eut la gentillesse de m'inviter chez lui, à Crest dans la Drôme, et j'eus donc l'occasion de faire la connaissance de sa famille et d'abord de sa gentille épouse Sheena. Je l'ai ensuite revu, à l'occasion. Ce qui frappait le plus, chez lui, c'était son air d'éternelle jeunesse. C'est peut-être qu'il était curieux de tout. Les conversations avec lui pouvaient aller dans tous les sens, ce qui ne me déplaisait pas...”

## “ J'ai reçu le coup de téléphone le plus étrange de ma vie. C'était Driss Chraïbi ”

Fouad Laroui, romancier et universitaire

## “ Il y a dans l’écriture de Chraïbi quelque chose de l’ordre de l’émancipation jouissive ”

**Khalid Lyamlahy, romancier, universitaire, critique littéraire**

“Je m’étais révolté, pauvre, révolte de pauvre, et l’on ne se révolte pas, pauvre” : quand je pense à Driss Chraïbi, cette phrase me vient immédiatement à l’esprit. Mélodique et incisive. Je ne me rappelle plus quand j’ai lu *Le Passé simple* pour la première fois mais je me souviens à quel point ce livre m’a bouleversé. Il y a dans l’écriture de Chraïbi quelque chose de l’ordre de l’émancipation jouissive, une manière de redonner du pouvoir au lecteur en l’entraînant dans le mouvement des mots qui nomment et interpellent, démystifient et libèrent. Dans mon ouvrage académique *Nostalgic Rebels*, que j’ai consacré à trois écrivains de la génération *Souffles* (Khaïr-Eddine, Khatibi, Laâbi), Chraïbi est ce précieux repère qui m’a aidé à comprendre que la force subversive de la littérature marocaine reste indissociable du besoin de se confronter à la réalité historique et sociale du pays. “*Jadis ils avaient eu un nom, un récépissé de demande de carte d’identité, une carte de chômage – une personnalité, une contenance, un semblant d’espoir. Maintenant, c’étaient les Boucs*” : dans ma mémoire, *Les Boucs* est un cri

qui traverse les époques. Avec le temps, j’ai réalisé que mon obsession pour la figure et la condition de l’étranger doit beaucoup à ce livre où des travailleurs immigrés se fraient un chemin dans l’aube. Aujourd’hui encore, je revois leurs silhouettes absorbées par le soleil, balayées par le vent, livrées à la machine de la violence politique. Je n’ai jamais oublié que Chraïbi avait vécu parmi les travailleurs immigrés, partageant leur quotidien pour façonner l’écriture dans le sens de l’expérience. Avec ce livre, j’ai compris que l’écriture est un devoir de sincérité, une leçon d’humilité à enraciner sans cesse dans le vécu.”



“En 1995, une adaptation théâtrale de *La Civilisation, ma Mère !...* a été jouée à Rotterdam. Des acteurs marocains étaient venus dans la ville ; l’un d’eux était Hassan El Fed, alors âgé de 32 ans. Saïda Baâdi interprétait le rôle de la mère. L’initiative d’inviter du théâtre marocain à Rotterdam venait de l’Onafhankelijk Toneel, une troupe engagée dans la défense d’un théâtre politiquement et socialement impliqué ; la mise en scène était signée Gerrit Timmers. Je connaissais le nom de Driss Chraïbi et je possédais aussi son roman *La Civilisation, ma Mère !...* Il me semble l’avoir peut-être aperçu en personne au Salon du livre de Casablanca, mais je n’en suis pas certain. Ce dont je suis sûr, en revanche, c’est que le titre intrigant de la pièce m’a attiré au théâtre. J’avais 20 ans à l’époque, et ce que j’y ai vu m’a profondément marqué. Ce soir-là, je regardais ma mère, je regardais ma civilisation. Je me souviens d’une scène magnifique autour d’une radio Blaupunkt, dont les acteurs avaient fait un moment d’un comique irrésistible – mon père possédait lui aussi un récepteur mondial et la radio comptait beaucoup pour lui. À la maison, à Rotterdam, nous écoutions souvent les informations en tamazight et en arabe ; à l’heure du dîner, les sonorités de ces langues lointaines glissaient dans notre salon. Trente ans plus tard, je peux dire que le geste magistral de Chraïbi – avoir placé, dans le Maroc indépendant, la femme au centre, comme porteuse et transmetteuse de l’héritage culturel – continue d’irriguer mon travail. Je suis actuellement en train d’achever un essai sur le rôle du henné dans la vie de ma mère et dans celle des êtres humains : le henné comme civilisation portée par les mères, et par d’autres encore.”

“ Ce soir-là, je regardais ma mère, je regardais ma civilisation ”

**Abdelkader Benali, romancier**

“ Chraïbi fut de ces solitaires qui regardent longtemps avant de dire ”

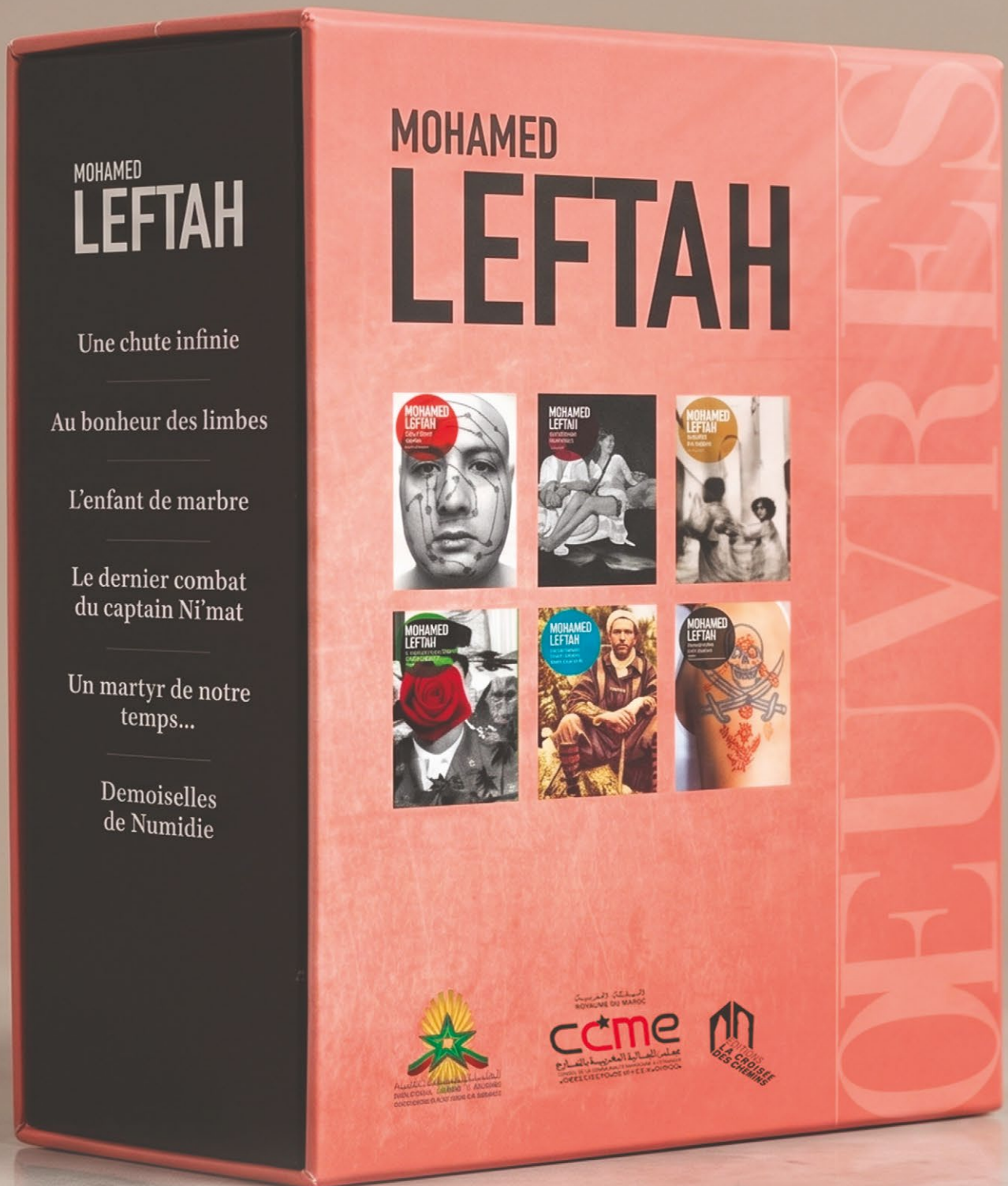
**Driss Jaydane,  
romancier, essayiste  
et enseignant**

Il est des livres qui ne s'écrivent pas : ils adviennent. *Le Passé simple* est de ceux-là. Que Driss Chraïbi ait pu parler d'un geste "alimentaire" importe peu : ce roman relève d'une autre économie, celle, impérieuse, du désir. Écrire, ici, n'est ni calcul ni stratégie, mais brûlure. Une poussée intérieure, irrépressible, qui force la langue et ouvre une brèche dans le monde. Il y a, chez Chraïbi, cette tension vive : rompre, destituer, défaire les évidences, quitte à se défaire soi-même. Écrire contre, écrire malgré, écrire au bord. D'où ce refus farouche d'être assigné : "écrivain maghrébin d'expression française". Chraïbi fut de ces solitaires qui regardent longtemps avant de dire. Et puis il y a, au cœur de son œuvre, ce déplacement décisif : le religieux y devient charnel. La grotte de Hira est matrice, obscurité féconde ; Khadija, corps-savoir, reconnaît avant tous la tremblante vérité de l'événement. La révélation ne descend pas seulement du ciel : elle traverse la chair. Elle passe par la femme. C'est peut-être là, au fond, le geste le plus audacieux de Chraïbi : restituer au féminin sa puissance originaire, contre toutes les entreprises d'asservissement. Faire de la femme non un symbole, mais un seuil — accès au monde, à la vie, au sens. Alors *La Civilisation, ma Mère !...* peut se lire sans pause, sans distance : comme une adresse et une origine mêlées. Nous en sommes les enfants et peut-être avons-nous, aujourd'hui plus que jamais, à nous en souvenir.



« ... AU MOMENT MÊME OÙ JE POUVAIS PENSER ÊTRE PARVENU À SAISIR QUELQUES ASPECTS ESSENTIELS DE L'ÉCRITURE DE MOHAMED, C'EST LE SENTIMENT QUE CE MODE D'APPRÉHENSION, D'ANALYSE, EST BALAYÉ, ANÉANTI PAR LA PUISSANCE DE CE RAZ-DE-MARÉE DU RÉCIT, QUI PAR LAMES DE FOND DÉFERLE DE ROMAN EN ROMAN [...].

Edmond Amran El Maleh, *Saint et martyr*, in *Mohamed Leftah ou le bonheur des mots* (recueil collectif).



Un coffret de six romans réédités par l'Académie du Royaume du Maroc, le CCME et la Croisée des chemins

## Chraïbi et la radio

# SILENCE, ON TOURNE!

S'il a débuté comme une activité alimentaire, le travail radiophonique de Driss Chraïbi est un laboratoire essentiel de son œuvre. Pendant 38 ans, l'auteur et producteur sur les ondes de la RTF et France Culture a façonné une écriture du son, a créé en adaptant des romans en dramatiques, et a fait de la radio l'un des lieux de son amour de la littérature.

“**O**n ne peut pas comprendre l'œuvre de Driss Chraïbi sans son travail radiophonique”, a souvent répété Kacem Basfao, ami et spécialiste reconnu de l'écrivain, insistant sur la richesse de cet aspect, pourtant méconnu, de son héritage littéraire. Pendant 38 ans, Driss Chraïbi a travaillé pour la radiodiffusion-télévision française (RTF) et France Culture. Quelque temps après la parution des *Boucs*, son deuxième roman, le jeune écrivain reçoit un coup de fil, provenant d'une directrice de la RTF, ancêtre de l'ORTF. Pour 100 francs la minute, on lui propose de s'occuper de l'écriture d'une pièce radiophonique dramatique sur le prophète Mohammed. Le projet l'intéresse, et un simple calcul mental le pousse à accepter l'offre sans cligner des yeux. Ce qui était initialement une contrainte alimentaire a révélé à l'écrivain une vocation, qu'il élèvera au statut “*d'art radiophonique*”, comme il le qualifiait lui-même.

### Les lois de la radio

En l'espace de quelques mois, la radio accapare pleinement son quotidien. Son enthousiasme est tel qu'il accepte même de se réinstaller pendant quelque temps dans la petite couronne parisienne, avec sa femme et ses enfants, pour pouvoir se rendre tous les jours au studio. Ses nouveaux amis sont les producteurs, techniciens et comédiens choisis pour interpréter les adaptations qu'il crée et met en scène : “*La radio était devenue ma passion. Rédiger un livre était une entreprise solitaire, face à une feuille blanche. En-*



© KACEM BASFAO

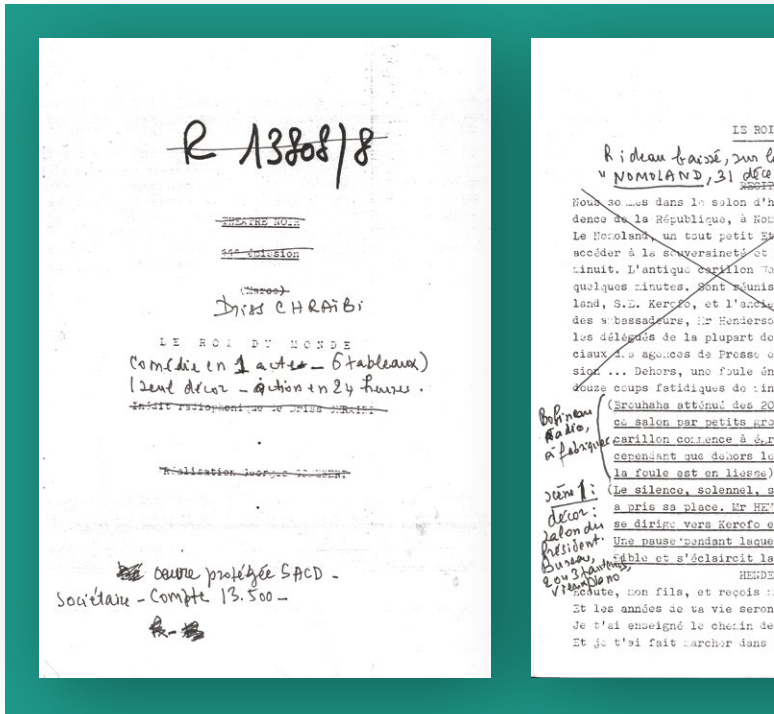


Driss Chraïbi en 1975,  
un poste de radio à côté de  
lui, toujours allumé.

“

Je vous confie ma fille,  
emmenez-la loin, mais  
surtout ne lui coupez pas les  
ailes. Seul le cerveau est  
moderne, pétri de votre  
culture. Mais sa nature  
profonde reste ce qu'elle est :  
un produit de notre sol. Et  
dans son cas, il ne faut pas que  
le greffon absorbe l'arbre tout  
entier. Ne la coupez pas de  
son monde, même si son  
monde, par la force des  
circonstances, la rejette”

Extrait de *La Greffe*, pièce  
radiophonique inédite diffusée  
en 1966, publiée aux éditions  
El Kalima, 2020.



Scénario annoté de la pièce radiophonique inédite de Chraïbi, *Le roi du monde*.

registrer une émission exigeait un travail d'équipe, me forcerait malgré moi à sortir de ma coquille", se souvient-il dans *Le monde à côté*, le deuxième tome de ses mémoires. Il est d'ailleurs fort probable qu'il ait emprunté ce titre au roman de Fritz Peters, une œuvre qu'il a aussi adaptée pour la radio en 1966. "La radio avait ses lois : la parole, le bruitage, la musique et le silence, en osmose et symbiose. Et il y avait la respiration entre certaines phrases, voire entre deux mots mais pas n'importe lesquels, la couleur de l'ambiance jour ou nuit, le rythme du phrasé et le mouvement du texte (...) Il n'y avait pas de scène, pas de public, pas d'applaudissements. Juste un micro devant lequel se trouvait l'acteur ou l'actrice pour traduire les émotions et les résonances de ces émotions, uniquement par la voix", poursuit Chraïbi quelques lignes plus tard.

## Ondes rebelles

Chez lui, aussi, la radio devient un objet du quotidien, allumé à longueur de journée. "C'était quelqu'un de très sensible aux voix et à la musique. Je pense que dans une autre vie, il aurait pu être comédien", évoque Sheena Chraïbi, qui le compare souvent à un "conteur public" lorsqu'elle revient sur son œuvre radiophonique. Au-delà de l'aspect créatif et technique, ce travail radiophonique devient aussi le lieu d'une expression politique chez Driss Chraïbi. Lorsqu'on lui confie la série *Théâtre noir* en 1966, l'écrivain est chargé de proposer des adaptations d'œuvres provenant du continent africain. "Ce "Théâtre noir" que vous allez entendre chaque mois (...) n'a rien de commun avec une Afrique fantasmagorique et folklorique, également conventionnelle. Ici, il ne s'agit pas de vues de l'esprit. Il y a un contenu qui vaut au-

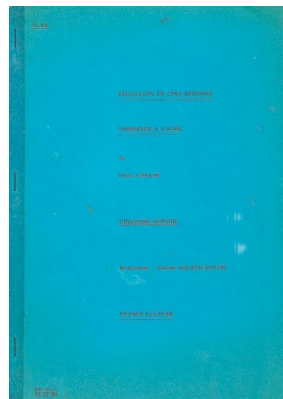
tant que le contenant", mettait-il en garde. En tout, la série aura réuni 22 pièces, notamment du Nigérian Wole Soyinka, ou du Sud-africain Es'kia Mphahlele, dont l'adaptation était diffusée alors que le romancier était incarcéré sous l'apartheid. C'est aussi dans *Théâtre noir* que Driss Chraïbi rendait hommage à l'écrivain algérien Mouloud Feraoun, en adaptant *Le Fils du pauvre* cinq ans après l'assassinat de celui-ci par l'Organisation armée secrète (OAS), opposée à l'indépendance de l'Algérie.

Au-delà de l'adaptation de ses propres œuvres - *Succession ouverte*, *La mère du printemps*, *L'âne* -, ent-

tamées bien avant *Théâtre Noir*, Driss Chraïbi écrira aussi, pour cette série, deux pièces radiophoniques inédites. *Le roi du monde* d'abord, campé dans un état fictif dénommé "Nomoland", qui vient tout juste d'accéder à son indépendance. "Une comédie-farce qui procède, sous la cocasserie, de la satire la plus féroce, à l'usage à la fois des Noirs et des Blancs", écrivait le journal *Le Monde* à ce sujet en 1966. Quelques mois plus tard, les auditeurs découvrent *La Greffe*, que les

éditions El Kalima à Alger ont publié en 2020. En soixante minutes, l'écrivain imagine et met en scène l'histoire de Malika qui souhaite épouser Patrice. Le père de celle-ci, Monsieur Sken, ne peut se résoudre à ce que sa fille épouse un non-musulman. Pour les connaisseurs de l'œuvre de Chraïbi, *La Greffe* est à situer dans la continuité du *Passé simple* et de *Succession ouverte*, en ce qu'elle poursuit une critique du milieu marocain bourgeois, et interroge la rencontre, toujours brutale chez Chraïbi, de l'Orient et l'Occident.

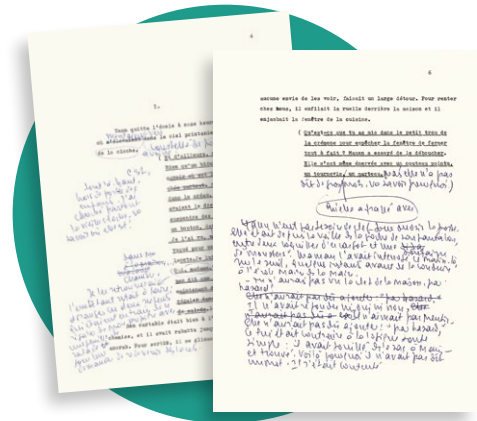
Scénario de la pièce radiophonique *Naissance à l'aube*, adaptée de son propre roman.



# Inédit

## LES LIVRES QUI N'ONT PAS EU LIEU

Il y a, dans toute œuvre, des livres qui n'adviennent pas, restés à l'état de pages et de fragments. Driss Chraïbi en a laissé plusieurs: débuts de romans, notes éparses, idées mises de côté, titres sans lendemain... Cet ensemble de manuscrits et tapuscrits est celui de récits restés promesses. Mis bout à bout, ces textes inachevés racontent aussi une œuvre en creux. Nous les avons retrouvés dans les archives conservées par Sheena Chraïbi. Tapés à la machine, parfois annotés à la main, ils ne sont pas datés mais portent la marque d'un travail en train de se chercher.



### Un enfant et la vie

Ce début de texte, intitulé *Un enfant et la vie*, semble s'inscrire dans le prolongement des incursions de Driss Chraïbi dans la littérature jeunesse, entamées à la fin des années 1980 avec les aventures de L'âne Khâl. Le ton et le point de vue, celui d'un écolier dénommé Yann, suggèrent un récit destiné à un jeune public. Le tapuscrit présenté ici porte les traces du travail de l'écrivain : ratures, ajouts et corrections manuscrites... Autant d'indices d'une écriture en cours.



### Un autre regard

La mention du pluriel dans le mot "nouvelles", sur la page de garde de ce manuscrit, laisse supposer un projet de recueil. Un genre que Driss Chraïbi a peu investi, en dehors de *De tous les horizons* (1958, éd. Denoël), souvent reclassé comme un ensemble de récits. Si le recueil de nouvelles *Un autre regard* n'a jamais vu le jour, le texte qui donne son titre à ce projet de livre a, lui, été publié en septembre 1994, dans un hors-série de l'hebdomadaire français *Télérama*, dédié au peintre orientaliste Eugène Delacroix. Dans ce texte, Chraïbi se glisse dans la peau de Chérif Fleun, conseiller culturel du sultan Moulay Abderrahman, qui s'apprête à recevoir Eugène Delacroix au Maroc.

### Le terroriste

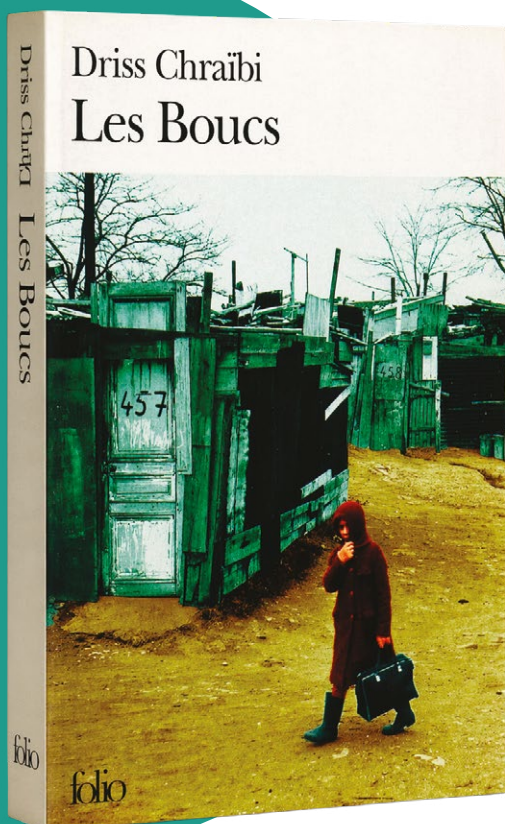
Ce projet de roman s'inscrit dans la série des enquêtes de l'inspecteur Ali. L'action s'ouvre cette fois-ci au palais de l'Élysée, où le président de la république reçoit le célèbre flic, personnage que Driss Chraïbi considérerait comme son alter ego. Figure centrale de son imaginaire, l'inspecteur Ali n'a cessé de l'accompagner.



## *Les Boucs*

# LE ROMAN PIONNIER DE L'IMMIGRATION MAROCAINE

Paru en 1955 aux éditions Denoël, *Les Boucs* n'est que le deuxième roman de Driss Chraïbi, et déjà l'un des premiers romans à donner voix à l'immigration maghrébine en France. Texte âpre, dérangeant, longtemps relégué à la marge de son œuvre, il en constitue pourtant l'un des gestes les plus radicaux.



**C**e n'est certainement pas le roman le plus accessible de Driss Chraïbi. A l'inverse, l'incipit des *Boucs* ressemble à une porte d'entrée barricadée. Pourtant, la quatrième phrase du roman n'est autre que "*quelqu'un ouvrit la porte d'un coup de pied*", et c'est peut-être précisément ainsi, par effraction, qu'il faudrait ouvrir ce livre pour saisir toute la transgression qu'il renferme. Paru en 1955, "*bouclé en quinze jours*" selon son auteur, *Les Boucs* est un récit pionnier de l'immigration marocaine en France. Le point de vue qui y est narré est celui de l'immigré maghrébin, l'ouvrier déçu qui a cru au mirage de l'Europe, et y découvre à la place la dèche et le racisme. Lors de la précédente édition du Salon du livre (SIEL), le CCME célébrait le 70<sup>e</sup> anniversaire de ce roman souvent négligé dans l'œuvre de Chraïbi, et par là-même, sa dimension fondatrice dans la littérature marocaine.

### **Des boucs en cage**

C'est une voix en colère qui porte ce texte, que l'auteur a dédié, près de 35 ans après sa parution, "*aux immigrés, aux étrangers dans leur propre pays : les Palestiniens de l'Intifada*". Le roman a probablement été écrit entre Strasbourg et Paris, très vite après la parution du *Passé simple*, mais son narrateur, Yalaan Waldik, a lui écrit cette histoire à la prison de la Santé où il a été incarcéré. C'est un livre "*atroce*", de l'aveu même de son auteur, où les humains sont des boucs, où l'on vole de la viande et tue un chat. Chraïbi s'était demandé, à la fin des années 1980, s'il aurait pu écrire de nouveau un texte comme celui-ci.



“

“Tout ce qu’il restait de mon drame, c’était une paire de souliers. Je les regardais. Ils étaient noirs et ils riaient. Huit ans en France, cinq en prison, trois entre deux portes de prison ; un rêve grandiose et mort de gangrène ; emprisonné en une seule femme, un amour de Bicot. Mais ce sera toujours ainsi et l’on continuera d’abattre la vache ou le veau, viande débitée et mangée, os devenus colle ou agents de blanchiment, le souvenir même du bovidé sera depuis longtemps mort qu’il en subsistera le cuir - rien ne se perd pour l’homme. Je ne dirai jamais à ceux qui sont restés en Afrique mais que travaille comme un ténia le mirage de l’Europe, d’y expédier simplement leurs souliers : tout ce que peut faire un Bicot en Europe : marcher - à la recherche du bonheur ; non plus, ne leur dirais qu’un palmier-dattier s’y atrophie et y meurt beaucoup moins du gel que des restrictions : d’air, de vie, d’espace, de temps, de soleil, d’amour - (...) Non, je ne leur dirais rien de tout cela. Ils ont d’autres yeux que les miens, d’autres nerfs, d’autres bonnes volontés - et peut-être viendrait-il un temps de compréhension, sinon de miséricorde. Je ne me crois représentant de qui ou de quoi que ce soit, hormis de moi. Ceux-là mêmes qui m’aiment - Raus et les Boucs - m’ont toujours considéré comme un étranger, un cas à part. Mais mon Dieu, comme j’ai appris à aimer ce que naguère j’ai fui.”

*Les Boucs, 1955, éditions Denoël*

Sa réponse était une autre question : “*Les immigrés - et leurs enfants qui sont nés dans ce pays “hautement civilisé” - sont-ils encore parqués à la lisière de la société et de l’humain ?*”. Yalaan Waldik est un cireur algérien qui a vendu le dernier bouc de son père pour s’acheter un aller simple vers la France des années 1950. Il est l’écrivain d’un groupe d’ouvriers immigrés, parmi lesquels son ami Raus, et veut se révolter contre la misère déshumanisante dans laquelle ils sont tous plongés. Pour le jeune Driss Chraïbi, âgé de 29 ans, qui publie ce roman en pleine Guerre d’Algérie, fils d’un riche commerçant qui avait à cette époque-là tourné le dos à son milieu d’origine, ce livre est un cri du cœur. “*Nos âmes saignent en France*”, écrit le narrateur.

### Coup pour coup

Dans ses mémoires, l’auteur évoque une réception critique positive, et un accueil élogieux consacré au roman lors de sa parution en librairie. “*Je constatais avec un mélange de stupéfaction et de plaisir que les critiques littéraires, au lieu de brandir des boucliers face à ce brûlot écrit noir sur blanc avec violence, en rendaient compte à l’envi, sans le cacher sous le boisseau*”, se souvient Chraïbi, qui évoque quelques lignes plus tard une lettre que le Général de Gaulle lui aurait envoyé après avoir lu *Les Boucs*, rédigée dans des termes “*d’autant plus émouvants qu’ils étaient mesurés*”. Ce n’est pas l’avis d’un dénommé Robert Coiplet, qui consacre un article assassin au roman dans le journal *Le Monde*, quelques semaines après sa parution : “*Les Boucs prétendent raconter les malheurs des Nord-Africains qui sont venus en France. Je dis prétendent, car ce n’est pas ce que l’auteur a fait. Il a peint en réalité un jeune intellectuel désaxé, gonflé de haine pour la société où il ne*

*trouve pas sa place*”. Les goûts et les couleurs... Dans une série d’entretiens accordés au journaliste Abdeslam Kadiri (*Une vie sans concessions*, 2008, Tarik Editions), Driss Chraïbi dit avoir voulu “*taper sur le mythe*”, celui de la civilisation occidentale qui avait déjà leurré Driss Jerdi, le protagoniste du *Passé simple*. Dans ce deuxième roman, il n’est pas question d’interroger le mythe, mais plutôt de lui rendre coup pour coup. Cela passe par un décentrement, une inversion de point de vue qui assume sa violence tout au long d’une narration fragmentée. “*Ce n’est pas le monde occidental qui juge les Boucs, les immigrés nord-africains, ce sont eux qui jugent la société. Le regard était inversé*”, expliquait Chraïbi à son interviewer.

## Lectures

# DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE DRISS CHRAÏBI

A travers ses romans, ses récits personnels et ses entretiens, Driss Chraïbi a semé les noms des auteurs qui l'ont nourri, bousculé et accompagné dans l'écriture comme dans la vie. Nous avons voulu reconstituer cette bibliothèque, constituée de grands classiques romanesques, de poésie et de science-fiction. Bref, un portrait de l'écrivain en lecteur.



### William Faulkner

Rares sont les écrivains dont Chraïbi a pu parler avec une telle intensité. Il décrit sa découverte de Faulkner, sommité de la littérature américaine du 20<sup>e</sup> siècle, comme une "révélation", un "éblouissement", et presque un danger. L'auteur du *Bruit et la Fureur* l'ensorcelle dès les premières pages par son architecture narrative hors norme : le temps éclaté, recomposé, le passé et le présent s'irriguent mutuellement dans une prose organique et labyrinthique, souvent déroutante. Chraïbi va jusqu'à confesser avoir eu "grand peine à retrouver son langage et son identité" tant l'influence de Faulkner sur lui fut totale. Paradoxalement, c'est cette emprise même qui l'a remis en mouvement face à la page blanche : de son propre aveu, Faulkner le "secoua" et lui fit retrouver, inconsciemment, le chemin de sa machine à écrire.



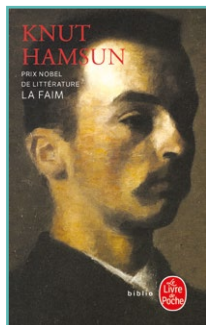
### Stéphane Mallarmé

"Fuir, là-bas fuir" : ce cri du poème *Brise marine* résonne chez Chraïbi comme une langue de l'exil. En citant Mallarmé, son poète préféré, il ne convoque pas tant le théoricien du symbolisme que l'homme saisi par le vertige du départ et l'appel irrésistible de l'ailleurs. "Fuir, là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres d'être parmi l'écume inconnue et les cieux", écrit Stéphane Mallarmé. Ces vers disent quelque chose du départ vécu comme une nécessité, plus encore pour un écrivain qui a choisi de partir, et qui s'est constamment interrogé sur la possibilité du retour.



## Fredric Brown

Fredric Brown est une figure culte de la littérature américaine de genre, auteur prolifique de romans noirs et de science-fiction dans les années 1940-1960, admiré pour ses nouvelles à chutes foudroyantes et son humour corrosif. Mais ce que Chraïbi retient de lui, c'est davantage cette capacité à "investir ses rêves", à faire de l'imaginaire un territoire littéraire pleinement légitime. Brown brouille les frontières entre le réel et le fantastique avec une liberté souveraine, sans se soucier des cases dans lesquelles la critique aime enfermer les écrivains. Une posture que Chraïbi revendique pour lui-même : celle d'une "voix particulière qui n'a jamais joué le jeu".



## Knut Hamsun

*La faim* est "un livre terrible", selon Driss Chraïbi. Le roman de l'écrivain norvégien est inspiré du vécu de son auteur, de ses années de dèche à Christiania (ex-Oslo), raconte la déchéance physique et mentale d'un écrivain plongé dans une précarité extrême. "C'est un livre terrible, plus terrible encore que le besoin viscéral de faire sauter mes verrous intérieurs et de tordre le cou à la nostalgie, à la philosophie, à la religion, à toutes les croyances hypocrites", écrit Chraïbi à ce sujet dans *Le monde à côté*. Lui dont son père lui avait "coupé les vivres" après l'obtention de son diplôme d'ingénieur, lorsqu'il lui a annoncé vouloir se consacrer à la littérature. Alors qu'il exerçait divers petits boulots parisiens pour gagner sa vie en attendant la parution de son premier roman, il est vraisemblable qu'il se soit reconnu dans le protagoniste anonyme de Knut Hamsun.

## René Barjavel

Ravage



## René Barjavel

Selon Driss Chraïbi, René Barjavel "aurait dû recevoir le Prix Nobel" de littérature. Pour lui, l'auteur français, aujourd'hui classé dans les rayons science-fiction, méritait sans doute mieux que cette étiquette réductrice, souvent peu considérée dans les milieux littéraires feutrés. Avec des romans comme *Ravage* (1943) ou *La Nuit des temps* (1968), René Barjavel est l'auteur d'une science-fiction profondément humaniste et d'une réflexion sur la fragilité des civilisations, l'amour et la mort. On comprend que Chraïbi, lui-même écrivain hanté par la question des civilisations, ait reconnu en lui un pair.

## Ouvrir la voie

# DRISS CHRAÏBI, L'ECLAIREUR ?

Avant même que n'émerge un champ littéraire maghrébin francophone identifiable, Driss Chraïbi en a posé les premiers jalons. Avec *Le Passé simple*, mais aussi avec les romans qui l'ont suivi, il a inauguré une parole à la fois subversive et fondatrice, qui continue de traverser les générations d'écrivains.

**V**éritabile électron libre, figure souvent solitaire qui trouvait refuge sur des îles entouré de sa petite famille plutôt que dans des cafés littéraires parisiens, Driss Chraïbi ne s'est jamais revendiqué d'un quelconque courant littéraire. Pas plus qu'il ne s'est retrouvé dans l'étiquette "d'écrivain maghrébin d'expression française". Les dernières années de sa vie, il avait, néanmoins, conscience de la place particulière qu'il occupait sur cette scène littéraire, précisément parce qu'il a été le premier à l'occuper. Ses contemporains étaient Kateb Yacine et Ahmed Sefrioui : Chraïbi a entretenu une vague amitié avec le premier, qui était venu lui rendre visite du temps où il vivait à Labaroche dans le nord-est de la France, et une hostilité relativement notoire avec le second, à une époque où les écrivains maghrébins francophones se comptaient sur les doigts d'une main. On peut également citer les Algériens Mohamed Dib et Mouloud Feraoun, qui avaient, au début des années 1950, publié leurs premières œuvres dans une veine autobiographique. La génération qui les a suivis - constituée, pour ne citer qu'eux, de Abdellatif Laâbi, Tahar Ben Jelloun ou encore Rachid Boudjedra - a été plus foisonnante, et peut être aussi, plus facilement repérée dans le paysage littéraire français. Reste à mesurer ce que la position pionnière de Chraïbi a réellement inauguré dans ce champ littéraire.



**Driss Chraïbi est entré avec fracas dans la littérature... Cette entrée frontale ressemble à une irruption dans un monde clos où les maghrébins - les colonisés - n'avaient pas leur mot à dire**

### Une entrée en rupture

Au moment où Driss Chraïbi publie *Le Passé simple*, en 1954, il n'existe pas, en France, d'écrivain marocain au parcours similaire au sien. Si bien qu'un journaliste français l'interrogera, quelques semaines après la parution du roman, sur une supposée "dichotomie" qui tiendrait au fait de "penser en arabe" et "écrire en français". Après tout, c'est une question que l'on continue de poser aux écrivains d'aujourd'hui, sur leur supposé "choix" d'écrire en français. Plutôt que de s'insurger, Chraïbi s'amuse face à la ma-

ladresse du journaliste et force le trait avec ironie : "Ji pense en arabe, mais j'itrové machine à écrire qui écrit en françès tote seule". Le roman, en plus des vagues qu'il provoque au Maroc (voir p. 16), est tout à fait novateur, dans le fond comme dans la forme : le Maroc du Protectorat dans lequel il est campé est, pour la première fois, raconté à travers le prisme du colonisé, et non plus du colon.

"Driss Chraïbi est entré avec fracas dans la littérature... Cette entrée frontale ressemble à une irruption dans un monde clos où les maghrébins - les colonisés - n'avaient pas leur mot à dire. Cela n'était pas évident de prendre un stylo pour parler de son univers, des siens et du vécu", relève le romancier Mustapha Kébir Ammi. Khalid Lyamlahy, romancier et professeur de littérature maghrébine francophone à l'Université de Chicago, confirme : "Le Passé simple, comme *Nedjma* de Kateb Yacine,



publié deux ans plus tard, est un livre qui a profondément structuré le champ littéraire maghrébin et continue de nourrir les études littéraires au Maghreb. Avec ce livre, Chraïbi a mis au jour les mécanismes d'oppression interne (familiale, sociale, économique) sur lesquels s'appuyait la machine coloniale”.

## Écrire depuis l'autre rive

S'il ne s'est jamais défini comme tel, Driss Chraïbi a été indéniablement considéré par ses pairs comme un pionnier de cette littérature. Pour Abdelkébir Khatibi, romancier et spécialiste de la littérature maghrébine, *Le Passé simple* est un roman qui “vaut par son esprit d'agitation et appartient à cette littérature subversive qui brise les illusions en détruisant les apparences et en montrant le monde dans son aspect le plus scandaleux”. Au-delà de son œuvre, on peut également formuler l'idée que c'est son statut même d'écrivain marocain publié en France, avec les réflexions que cela implique autour de l'exil, de la langue, du rapport à l'histoire et à l'Occident - par ailleurs toujours d'actualité -, qui a été novateur, dans la mesure où il a été le premier à investir ces questions de par son propre vécu. Autrement dit, “Chraïbi a brisé un tabou et permis à de nombreux Maghrébins, en instituant implicitement un nouveau code, d'écrire”, selon Kébir Mustapha Ammi. Si ces écrivains des deux rives sont aujourd'hui nombreux, et que leurs interrogations sont par conséquent prédominantes dans la littérature maghrébine francophone, il faut prendre la mesure de la marginalité intellectuelle qui a pu être celle de Chraïbi dans les années 1950 : “Je me surpris à appeler de mes vœux l'émergence massive d'auteurs maghrébins de langue française, les seuls qui seraient capables de former une élite digne de ce nom, et de jeter un pont entre les deux rives de la Méditerranée”, écrira-t-il plus tard dans *Le monde à côté*.

“On peut dire que Chraïbi a ouvert la voie, dégagé le chemin pour la génération d'écrivains qui lui ont succédé. Il a d'abord démontré qu'il était possible d'associer l'écriture et la révolte dans un seul souffle, de s'attaquer avec vigueur, dé-

De gauche à droite : Abdellatif Laâbi, Fouad Laroui, Tahar Ben Jelloun, Driss Chraïbi, Abdelhak Serhane et Mohammed Berrada. A Montpellier, en 2004.

termination et créativité aux différentes formes d'immobilisme et de faillite qui gangrènent la société”, estime Khalid Lyamlahy, interrogé sur l'influence littéraire de Chraïbi. L'écrivain aurait lui-même identifié une forme de filiation dans certains textes qui ont suivi le sien. “C'est *Le Passé Simple de la nouvelle génération*”, a-t-il déclaré à Fouad Laroui à la lecture de son premier roman, *Les dents du topographe*, paru en 1996. Du reste, faut-il voir dans la continuité des thèmes abordés par Chraïbi, chez la génération qui l'a suivi, une filiation assumée ou un cheminement naturel de l'histoire de la littérature maghrébine post-coloniale ? Probablement un peu des deux, puisqu'un écrivain écrit à la fois avec ceux qu'il a lus, et avec son observation du monde qui l'entoure. “Il y a une liberté dans la plume de Chraïbi qui a creusé un sillon juste et salutaire pour la génération qui a immédiatement suivi la sienne, et pour la nôtre aussi”, conclut Kébir Mustapha Ammi.

# Chronique

## PLIER BAGAGES



Par Soundouss Chraïbi

**L**e Monde à côté s'ouvre sur un retour. *Le passé simple* est l'histoire d'un départ, et *Vu, lu entendu* est le récit de tout ce qui a précédé ce départ, tandis que *Les Boucs* en est la conséquence. *Succession ouverte* est la tentative du retour dans l'espoir d'y retrouver ce qu'on a laissé derrière soi. Plus que toute autre thématique, je crois que ce sont les verbes "partir" et "revenir", toujours suivis d'un point d'interrogation, qui structurent l'œuvre de Driss Chraïbi. J'ai été très sensible, en relisant ses livres dans le cadre de la réalisation de ce numéro spécial, aux nombreux passages dans lesquels il décrit sa marocanité et celle de ses personnages, au sens de leur enracinement inconditionnel dans le pays qui les a vus naître et grandir. "*Mon foie, ma demeure*", écrit-il. *C'est l'kebda*, le lien viscéral. Si bien que la révolte contenue dans l'acte du départ ne se comprend que dans la nécessité, même ponctuelle, du retour. A lui seul, le mot immigration ne parvient pas à résumer l'ambivalence et la fatalité de cette expérience, et c'est bien pour cela que nous avons besoin de littérature.

**D**e fait, l'essentiel de l'œuvre de Driss Chraïbi a été écrit en France. Il a donc fait ce que toutes les générations d'écrivains Marocains du Monde qui l'ont suivi ont fait : invoquer le Maroc dans son intériorité, l'écrire depuis l'extérieur. "*Et si j'écrivais ce que je n'avais pas vécu, tout ce que je n'avais pas pu vivre ni ici ni dans mon pays natal, sinon en rêve et en mots vides ?*" : telle est la réflexion qui a précédé l'écriture du *Passé simple*. Nous sommes si nombreux aujourd'hui, auteurs marocains, à partager nos vies entre deux rives, à puiser nos questionnements dans cet entre-deux. Chraïbi, en 1954, était le premier et le seul. Et il n'y avait certainement pas, à ce moment-là, une dizaine de vols par jour reliant Paris et Rabat, rendant la possibilité du retour si constante et instantanée. Ce que nous appelons "*double culture*", "*double appartenance*", "*deux rives*" est sans doute ce que Chraïbi qualifiait de civilisations. Et il y avait, dans cette marque du pluriel, une forme d'irréconciliabilité, un tiraillement forcément conflictuel, propre à tous ceux et celles qui choisissent un jour de partir.



© Francesca Mantovani Gollimard

**E**n littérature, je crois à l'inépuisabilité de ces questions qui habitent, consciemment ou pas, les textes des écrivains de l'entre-deux. Driss Chraïbi n'y apporte pas de réponse et c'est pour le mieux, car il faut bien admettre aussi que tout cela constitue une réserve romanesque inestimable. Célébrer l'œuvre de Driss Chraïbi et sa dimension pionnière, c'est aussi savoir apprécier la continuité et les contradictions de cette équation insolvable chez ceux et celles qui l'ont suivi. C'est aussi refuser l'homogénéité de ces récits qui ne doivent surtout pas se ressembler, peut-être seulement se répondre, car il y a tout autant de façons de partir et de revenir que de façons d'écrire le départ et le retour. "*Creuse, Driss, creuse !*" : c'est sur cette injonction que s'achève *Succession ouverte*. Continuons, nous aussi, à creuser l'entre-deux.

CE COFFRET RÉUNIT CINQ ROMANS EMBLÉMATIQUES DE L'AUTEUR POLYVALENT, KEBIR MUSTAPHA AMMI, QUI JALONNENT UN PARCOURS LITTÉRAIRE SINGULIER. TRAVERSÉE D'UNE ŒUVRE ROMANESQUE TRAVAILLÉE PAR LE VOYAGE, LES IDENTITÉS ET LES FRICTIONS DE L'HISTOIRE : *FEUILLE DE VERRE* ; *LE CIEL SANS DÉTOURS* ; *LES VERTUS IMMORALES* ; *MARDOCHÉE* ; *UN GÉNIAL IMPOSTEUR*.

UNE PUBLICATION LE FENNEC - CCME



CE COFFRET Rassemble les œuvres qui ont confirmé les talents romanesques du politologue et islamologue Rachid Benzine, ces dernières années : *lettres à nour* ; *ainsi parlait ma mère* ; *dans les yeux du ciel* ; *voyage au bout de l'enfance* ; *les silences des pères*.

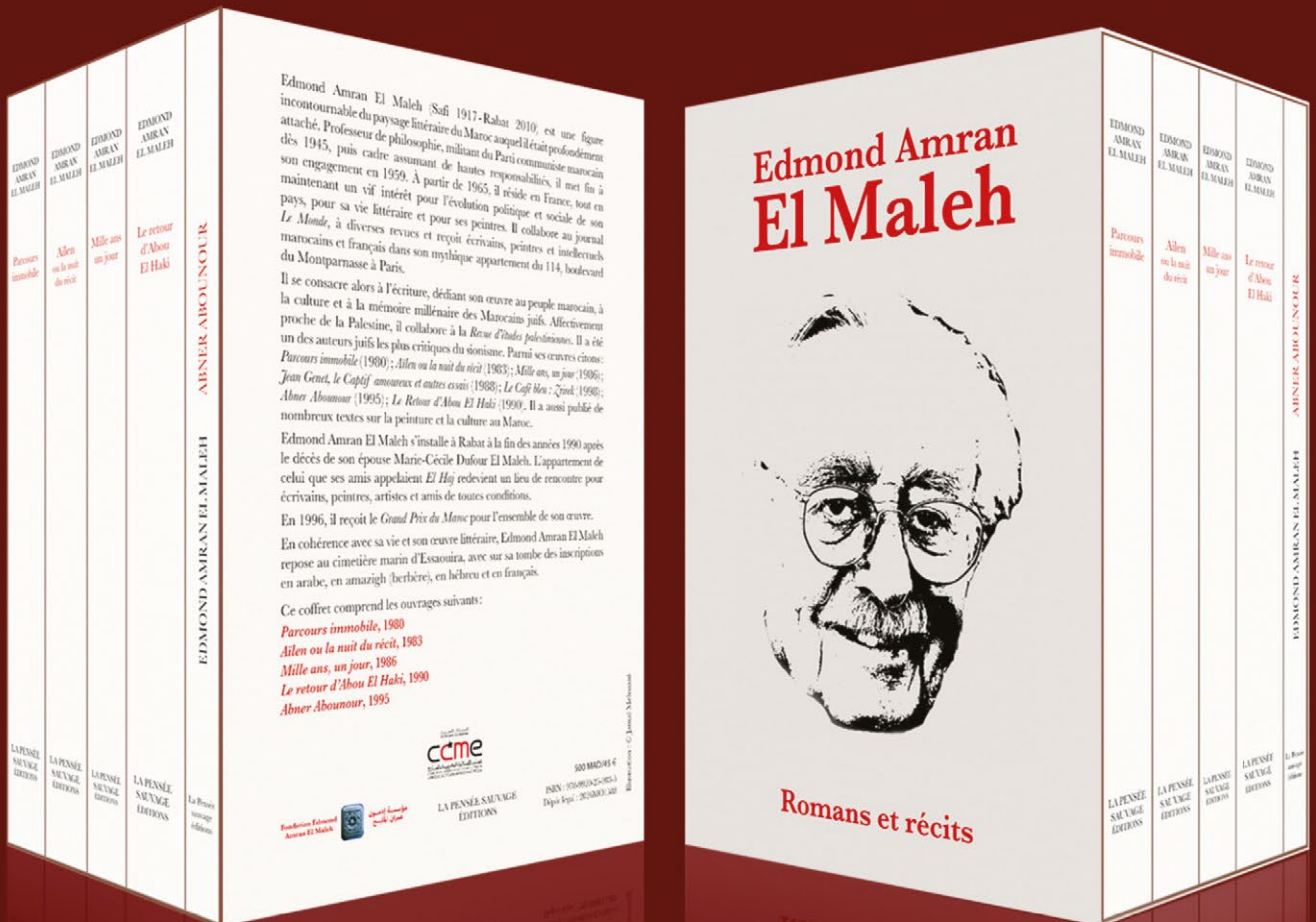
UNE PUBLICATION LE FENNEC - ACADÉMIE DU ROYAUME DU MAROC - CCME

“

Cinq romans du grand écrivain Edmond Amran El Maleh sont réunis dans ce coffret qui contribue à mieux faire connaître les écrits d'un grand penseur dont la vie, les engagements et l'œuvre sont un patrimoine permanent et vivant de la culture de notre pays.

”

*Driss Khrouz, président de la Fondation Edmond Amran El Maleh*



Ce coffret comprend les ouvrages suivants :

*Parcours immobile*

*Aïlen ou la nuit du récit*

*Mille ans, un jour*

*Le retour d'Abou El Haki*

*Abner Abounour*